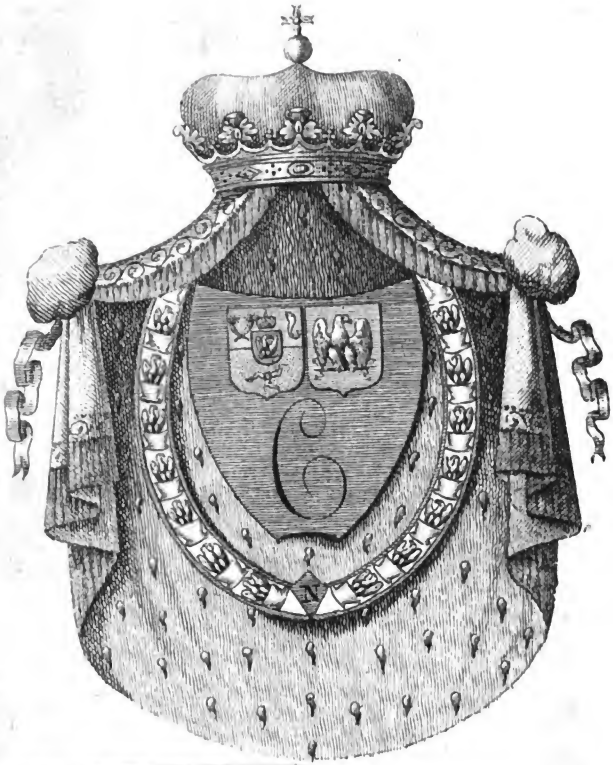
GÉNIE DU CHRISTIANISME; OU BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE; PAR...

Digitized by Google

1997



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Palat LII 34 (4

GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Digitized by Google

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

Et à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

Digitized by Google

5 950 865

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME IV.

A LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils,
aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO" NAPOLI

Digitized by Google

ADDITION

AU TOME IV.

Digitized by Google

Les deux morceaux suivans sont extraits du Mercure de France ; le premier du N.°, 140 (12 ventôse an 11), le second du N.° 104 (6 messidor an 12).

Voyez notre Avertissement, en tête du premier volume de la présente édition.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LA personne qui a reçu cette lettre, n'a pas cru devoir jouir seule du plaisir qu'elle lui a fait éprouver. Les détails qu'elle renferme, intéresseront tous les lecteurs. On y retrouvera le talent de l'auteur du *Génie du Christianisme*, enrichi d'autres souvenirs et d'autres images. (1)

Rome, le 10 janvier 1804.

A M. DE FONTANES.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte des fruits de mon

(1) M. *de Chateaubriand*, à qui l'on a communiqué les épreuves de sa lettre, a bien voulu y ajouter quelques notes. (*Note des éditeurs.*)

Digitized by Google

voyage, sur lesquels vous avez des droits: quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope.* » Il y a long-temps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un esprit comme le votre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome, sans vous dire quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais, au hasard et sans suite, tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous marquais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous donner une idée générale des *dehors* de Rome, c'est-à-dire, de ses campagnes et de ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet: mais je je ne sais pas si les voyageurs vous

Digitized by Google

ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du Prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas* (1). Vous appercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne ; quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple

(1) « Deux choses te viendront à-la-fois » dans un seul jour, stérilité et veuvage. » *Isaïe.*

romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'était que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil : sous ces moissons stériles, on distingue quelquefois les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos

histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout-à-coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce

Digitized by Google

trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *quasi aspectus splendoris* (1). La multitude des souvenirs, l'abondance des sentimens vous oppressent, et votre ame est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob. (2)

---

(1) « C'était comme une vision de splen» deur. » *Ezéch.*

(2) Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle était il y a environ deux cents ans.

« Nous avions loin, sur notre main gauche, » l'Apennin, le prospect du pays mal plai» sant, bossé, plein de profondes fandasses, » incapable d'y recevoir nulle conduite de » gens de guerre en ordonnance ; le terroir » nu sans arbres, une bonne partie stérile, » le pays fort ouvert tout autour, et plus de

Digitized by Google

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus, Magna virûm ! (1)

Si vous les voyez en économiste, elles vous déplairont; mais si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un côteau de vigne ne donne-

---

» dix milles à la ronde, et quasi tout de » cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

(1) Terre féconde en fruits, en conquérans fertile ; Salut ! DELILLE, *Géorg.*

rait pas à votre ame d'aussi fortes émotions, que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyans des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les côteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets, et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un

Digitized by Google

peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? eh bien, c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir à la *Villa Borghese*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* ou sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont

noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grace inimitable, font comprendre l'apparition des habitans de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparaît pas aussi vîte que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime tout-à-coup sur quelqu'autre point de l'horizon ; un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques;* les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva;* mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*,

des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi - sauvages, descendre seuls au bord du Tibre, et venir s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'arcadien Evandre, ποιμενες λαῶν (1), alors que le Tibre s'appelait *Albula* (2), et que le pieux Enée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissans que ceux de Rome. Lorsque le soleil enflammé, ou la lune large et rougie, se lève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de *Sorente*, l'île de Caprée, la côte du Pausilipe, Baïes, Misène,

(1) « Pasteurs des peuples. » *Homer.*

(2) *Vid.* Tit. Liv.

Digitized by Google

Cumes, l'Averne, les Champs-Elysées et toute cette terre Virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole et in istâ luce vive* (1). Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin

(1) « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon » cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il » faut vivre. » Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Epîtres familières*. Comme j'ai cité par-tout de mémoire, on voudra bien me pardonner, s'il se trouve quelqu'inexactitude dans les citations.

Digitized by Google

vînt mourir sur cette terre des beaux paysages ; et au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis 25 ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des beaux-arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élévera sous ses pas, renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mélé les cendres de ceux qu'il aima, à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au tombeau d'un ami vertueux, du superbe mausolée de *Cecilia Metella*,

Digitized by Google

au modeste cercueil d'une femme infortunée ! Il pourra croire que ces manes chéris se plaisent à errer autour de ces monumens avec l'ombre d'un Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'une Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé, de cette terre enfin où les amis que nous avons perdus, dormant avec les saints dans les catacombes, sous l'œil du Père des fidelles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux?

Quoique Rome, vue intérieurement, ressemble aujourd'hui à la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère par-

Digitized by Google

ticulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles gothiques de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté de ses femmes est un autre trait distinctif : elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains, *ce ton des chairs*, que les peintres appellent *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il semble naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Digitized by Google

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et sur-tout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, que l'on trouve couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois, pour conduire le triomphateur romain à ce capitole, que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

Aux bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie et d'Egérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous appercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière très-pittoresque. En hiver, les toits des mai-

Digitized by Google

sons sont couverts d'herbe, à-peu-près comme les vieux toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui vous rappelle que ses premiers dictateurs conduisaient la charrue, qu'elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et que le plus grand de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'y était pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe furtivement entre de méchantes maisons qui le cachent, et

court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler ; je les ai toutes vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de *Pœstum*, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez qu'elles doivent prendre différens caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires, du haut des massifs de l'architecture.

Digitized by Google

J'appercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris, pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiemens des chiens de l'hermite qui garde ces ruines. Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux, entre les deux plus grands monumens de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion; je songeai que cet édifice moderne tomberait à son tour comme l'édifice antique, et que les monumens se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je me rap-

Digitized by Google

pelai que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux édifices de l'Egypte et de Babylone, avaient aussi, dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte ; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect; j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées.

Digitized by Google

J'ai frappé à la porte de l'hermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu : l'hermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs récens et douloureux ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir les ruines d'un édifice, que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au-dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les restes des monumens des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris ! Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* (1), c'est que nous ne pouvons pas même

(1) *Pind.*

Digitized by Google

espérer de vivre long-temps dans le souvenir de nos amis. Leur cœur où s'est gravée notre image, n'est-il pas, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre ? On m'a montré, à *Portici*, un morceau de cendre du Vésuve, qui tombe en poudre sous le toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéïa : c'est une image assez juste (bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine) de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, qui n'est que *cendre et poussière.* (1)

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et sur-tout celles de la *Villa Adriana.* Surpris par la pluie, au mi-

(1) Job.

lieu

lieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes* voisins du *Pécile* (1), sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en s'élevant. Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge avait percé la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se réfugier quelques merles solitaires. Les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais

(1) Monumens de *la Villa*.

de la mort; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit: tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelais les événemens qui avaient renversé cette *Villa* superbe; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornemens par le successeur d'Adrien, les Barbares y

passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces monumens qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique : enfin, des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne, et conduisaient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *salles de l'Académie* (1). Bientôt le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mélait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monumens de la *Villa Adriana ;* ils n'étaient, comme on sait, que des imi-

(1) Monumens de la *Villa*.

tations d'autres monumens répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple de *Sérapis* à Alexandrie, la véritable *Académie* à Athènes, n'existent plus ; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudrait maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et le charmant temple de Vesta suspendu sur la cascade ; mais le temps me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace ; j'étais là dans vos domaines, vous l'héritier de l'Αφελια des Grecs ou du *simplex munditiis* (1) du chantre de l'*Art poétique* : mais je l'ai vue dans une saison assez triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné de ce bruit des eaux, qui m'a tant de fois

(1) « Elégante simplicité. » *Hor.*

Digitized by Google

charmé dans les forêts américaines. Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque mon bûcher était à demi éteint, que mon guide dormait, que mes chevaux paissaient à quelque distance, je me rappelle, dis-je, avec quelles délices j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir, et chaque arbre était pour moi comme une espèce de lyre, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'apperçois que je suis moins sensible à ces charmes de la nature, et je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette *parle* beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans le cœur de l'homme; tout

son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression) ; il espère reporter ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères : mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins *parlante*, *les jardins parlent peu* (1). Il faut, pour qu'elle nous intéresse encore, qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis.* (2)

Je n'ai pas quitté Tivoli, sans vi-

---

(1) Lafontaine.

(2) Horace.

Digitized by Google

siter la maison du poëte que je viens de citer; elle était en face de la *Villa* de Mécène. C'était là qu'il offrait *floribus et vino genium memorem brevis ævi* (1). L'hermitage ne pouvait pas être grand, car il est situé sur la croupe même du côteau; mais on sent qu'on devait être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y était commode quoique petit. Du verger qui était au-devant de la maison, l'œil embrassait un pays immense : vraie retraite du poëte, à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui : *spatio brevi spem longam reseces* (2). Après tout, il est fort aisé d'être philosophe comme Horace ; il avait une maison à Rome, deux *Villa*,

(1) « Des fleurs et du vin au génie qui » nous rappelle la brieveté de la vie. »

(2) « Renferme dans un espace étroit tes » longues espérances. » *Hor.*

l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvait d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis ; son buffet *était couvert d'argenterie ;* il disait familièrement au premier ministre du Maître du monde : « *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulais quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserais pas.* » Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner *de lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restait rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-des-

sus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *fables comiques* (1) au même lieu où Horace s'est joué des choses de la vie. On se demande avec surprise, comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avait sous les yeux les sévères monumens et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *Villa d'Est* est la seule *Villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *Villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Cette illustre maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir

(1) Boileau.

Digitized by Google

été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciavi generose Ercolea prole
Ornamento, e splendor del secol nostro
Ippolito, etc.

C'est le cri d'un homme heureux, qui rend grace à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation, les accens de la reconnaissance d'un grand homme infortuné :

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talens exilés. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme, à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont

Digitized by Google

devenus les protecteurs et les protégés ? Au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre, sa *Villa* tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste : c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes :

Linquenda tellus, et domus et placens
Uxor. (1).

Je passai presque tout un jour à cette superbe *Villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la vaste perspective dont on jouit du haut de ses terrasses. Au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès ; après les jardins viennent les ruines de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio (2);

---

(1) » Il faudra quitter la terre, une mai» son, une épouse chérie. » *Hor.*

(2) Aujourd'hui *le Teverone*.

Digitized by Google

de l'autre côté de la rivière, sur le côteau en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *Villa* de Varus (1); un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco*, et *sant Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique *Soracte;* à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois

(1) Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. Voyez l'admirable morceau de Tacite.

occupé

occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *Villa Adriana*.

Au milieu de ce tableau, le *Teverone* descend rapidement vers le Tibre, et l'œil en peut suivre le cours jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plotia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne ; c'était l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde, une vue plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout ; je parle seulement des lieux et des monumens renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la

Digitized by Google

terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce côteau, pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie; sous ces pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé; vers cette source de la Solfatare, la reine de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée; c'est ici qu'Hercule avait son temple, que la sibylle Tiburtine dictait ses oracles; ce sont-là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or chanté par tous les poëtes,

Digitized by Google

rians côteaux de Tibur et de Lucrétile, dont le seul génie français a pu retracer les graces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa d'Est* vers les trois heures après midi, je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois d'oliviers dont je viens de vous parler, j'apperçus une chapelle blanche, dédiée à la Madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de la *Villa* de Varus. C'était un dimanche, la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai; je vis trois autels disposés en forme de croix; sur celui du milieu s'élevait un crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc; il priait avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même

les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je ne pus m'empêcher de prononcer cette prière : « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pélerin vous adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre ; Mère de douleur, qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce romain malheureux, mort loin de son pays, parmi des barbares ! nous ne sommes ici que deux fidelles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu qui semble si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande, faites que les

prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités ; afin que ces deux chrétiens qui sont inconnus l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité ! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur mon bureau, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurais dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de *Tusculum*, de ce Cicéron qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le peuple romain ait eu égal à son empire. *Illud ingenium quod solum populus romanus*

par imperio suo habuit. » Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve (1), mes courses à Pompéia, à Capoue, à Caserte, à la Solfatare, au lac d'Averne, à la grotte de la Sibylle, auraient pu vous in-

---

(1) Il n'y a que de la fatigue et aucun danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudrait avoir le malheur d'y être surpris par une éruption, et dans ce cas-là même, si l'on n'était pas emporté par l'explosion de la matière, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave; comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vîte pour qu'on puisse y passer rapidement. Je suis descendu jusque dans un des trois petits cratères, formés dans le milieu du grand cratère, par la dernière éruption, qui eut lieu en 1797. Les fumées, du côté *de la torre de l'Annunziata*, étaient assez fortes; je fis plusieurs tentatives inutiles, pour parvenir à une lueur que l'on voyait sur le flanc opposé, du côté de Caserte: dans quelques endroits, la cendre était brûlante à deux pouces de profondeur sous sa surface.

Digitized by Google

téresser, etc. Baïes, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériterait seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de *Baula* où était placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils : « *Ventrem feri* (1). » L'île de *Nisida*, qui servit de retraite à Brutus, après le meurtre de César, le pont de Caligula, *la Piscine admirable*, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudraient bien la peine qu'on s'y arrêtât un moment. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles fictions du sixième livre de son *Enéide* ; c'est de là qu'il écrivait à Auguste ces paroles modestes (elles sont, je crois, les seules lignes de prose qui nous restent de ce grand homme) : *Ego verò frequentes à te litteras accipio..... De Æneâ quidem*

(1) Tacite.

meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem; sed tanta inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar; cùm præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multòque potiora impertiar. (1)

Mon pélerinage au tombeau de Scipion l'Africain, est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but pour lequel je l'avais entrepris. On m'avait dit que le mausolée de ce fameux romain existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à *Patria*, l'ancienne *Literne*; je n'ai point trouvé le tombeau, mais

(1) Ce fragment se trouve dans les Saturnales de Macrobe, mais je ne puis indiquer le livre : je crois pourtant que c'est le premier.

Digitized by Google

j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habita dans son exil. Il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle de Carthage, se consolant de l'injustice de Rome, par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus. (1)

---

(1) Non-seulement on m'avait dit que ce tombeau existait, mais j'avais lu les circonstances que je rapporte ici, dans je ne sais plus quel voyageur. Cependant, les raisons suivantes me font douter un peu de la vérité des faits.

1.° Il me paraît que Scipion, malgré les justes raisons de plainte qu'il avait contre Rome, aimait cependant trop sa patrie, pour avoir voulu qu'on gravât cette inscription sur son tombeau : cela semble contraire à tout ce que nous connaissons du génie des anciens.

2.° L'inscription rapportée est conçue presque littéralement dans les termes de l'imprécation que Tite-Live fait prononcer

Digitized by Google

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de

---

à Scipion en sortant de Rome : ne serait-ce pas là la source de l'erreur ?

3.° Plutarque raconte que l'on trouva près de Gaiette, une urne de bronze dans un tombeau de marbre, où les cendres de Scipion devaient avoir été renfermées, et qui portaient une inscription très-différente de celle dont il s'agit ici.

L'ancienne Literne ayant pris le nom de *Patria*, cela a pu donner naissance à ce qu'on a dit du mot *patria*, resté seul de toute l'inscription du tombeau. Ne serait-ce pas, en effet, un hasard fort singulier, que le lieu se nommât *Patria*, et que le mot *pâtria* se trouvât aussi sur le monument de Scipion ! à moins que l'on ne suppose que l'un a pris son nom de l'autre.

Il se peut faire toutefois que des auteurs que je ne connais pas, aient parlé de cette inscription de manière à ne laisser aucun doute : il y a même une phrase dans Plutarque, qui semble favorable à l'opinion que je combats. Un homme du plus grand mérite, et qui m'est d'autant plus cher qu'il

Digitized by Google

l'humeur, lorsqu'il les appelle les *Italiens de Rome*. Je crois qu'il y a en-

---

est fort malheureux, a fait, presqu'en même temps que moi, le voyage de *Patria*. Nous avons souvent causé ensemble de ce lieu célèbre ; mais je ne suis pas bien sûr qu'il m'ait dit avoir vu lui-même le *tombeau et le mot* (ce qui trancherait la difficulté), ou s'il m'a seulement raconté la tradition populaire. Quant à moi, je n'ai point trouvé le monument, et je n'ai vu que les ruines de la *Villa*, qui sont très-peu de chose.

Plutarque parle de l'opinion de ceux qui voulaient que le tombeau de Scipion fût auprès de Rome. Mais ils confondaient évidemment le tombeau *des* Scipion et le tombeau *de* Scipion. Tite-Live affirme que celui-ci était à Literne, qu'il était surmonté d'une statue qui fut abattue par une tempête, et qu'il avait vu lui-même cette statue. On savait d'ailleurs par Senèque, Cicéron et Pline, que l'autre tombeau, c'est-à-dire celui des Scipion, avait existé en effet à une des portes de Rome. Il a été découvert sous Pie VI ; on en a transporté les inscriptions au musée du Vatican : parmi les noms des

Digitized by Google

core chez eux le fond d'une nation peu commune. On peut découvrir aisément parmi ce peuple trop sévérement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous paraître bizarre, il faudrait entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

Que de choses me resteraient à vous dire sur la littérature italienne ! Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-vous dans quelle circonstance ? je l'ai vu mettre dans le cercueil ! On me dit qu'il n'était

---

membres de la famille des Scipion trouvés dans le monument, celui de l'Africain manque.

presque

Digitized by Google

presque pas changé ; sa physionomie me parut noble et grave ; la mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité : son cercueil étant un peu trop court, on lui inclina la tête sur la poitrine, ce qui fit faire au cadavre un mouvement formidable. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère, et de la politesse d'un ami du comte Alfieri à Florence, des notes curieuses sur les ouvrages posthumes, les opinions et la vie de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur cela que des renseignemens tronqués et incertains. En attendant que je puisse vous communiquer mes notes, je vous envoie l'épitaphe que le comte Alfieri avait faite, en même temps que la sienne, pour sa noble amie :

HIC. SITA. EST.
AL. . . . E. . . . ST. . . .
ALF. . . . COM. . . .

Genere. formâ. moribus.
Incomparabili. animi. candore.
Præclarissima.
A. Victorio. Alferio.
Juxta. quem. sarcophago. uno. (1)
Tumulata. est.
Annorum. 26. spatio.
Ultra. res. omnes. dilecta.
Et. quasi. mortale. numen.
Ab ipso. constanter. habita.
Et. observata.
Vixit annos... menses... dies...
Hannoniæ. Montibus. nata.
Obiit... die... mensis...
Anno Domini. M. D. CCC... (2)

---

(1) *Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente : sed, aliter jubente Deo, aliter inscribendum :*

Qui. juxta. eam. sarcophago. uno
Conditus erit quamprimùm.

(2) « *Ici repose Héloïse E. St. comtesse* » *d'Al., illustre par ses aïeux, célèbre par* » *les graces de sa personne, par les agré-*

Digitized by Google

La simplicité de cette épitaphe, et sur-tout la note qui l'accompagne, me semblent extrêmement touchantes.

Pour cette fois, j'ai fini ; je vous envoie ce *monceau de ruines*, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis aucune circonstance remarquable, si

---

» *mens de son esprit, et par la candeur in-*
» *comparable de son ame. Inhumée près de*
» *Victor Alfieri, dans un même tombeau* (*) ;
» *il la préféra, pendant vingt-six ans, à*
» *toutes les choses de la terre. Mortelle,*
» *elle fut constamment suivie et honorée par*
» *lui, comme si elle eût été une Divinité.*

» *Née à Mons; elle vécut..... et mourut*
» *le.....* »

(*) Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier ; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire :

« *Inhumée par la volonté de Victor Alfieri,*
» *qui sera bientôt enseveli près d'elle dans un*
» *même tombeau.* »

Digitized by Google

ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes d'où il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête, qui l'ont troublé dans sa source.

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

FÊTE-DIEU
DE LYON.

. . . . . .
. . . . . .

N'en doutons point, ce culte *insensé*, cette *folie* de la croix, dont une superbe sagesse nous annonçait la chute prochaine, va renaître avec une nouvelle force ; la palme de la religion croît toujours à l'égal des pleurs que répandent les chrétiens, comme l'herbe des champs reverdit dans une terre nouvellement arrosée. C'était une insigne erreur de croire que l'évangile était détruit, parce qu'il n'était plus defendu par les heureux du monde. La puissance du christianisme est dans la cabane du pauvre, et sa base est aussi durable que la

misère de l'homme, sur laquelle elle est appuyée. « L'Eglise, dit Bossuet (dans un passage qu'on croirait échappé à la tendresse de Fénélon, s'il n'avait un tour plus original et plus élevé), l'Eglise est fille du Tout-Puissant : mais son Père, qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; et à l'exemple de Jesus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissée* (1) ? Son époux est le plus puissant, comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfans des hommes (2) ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment (3). Tout

(1) *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?*

(2) *Speciosus formâ præ filiis hominum.* Psal. XLIV, 3.

(3) *Amicus sponsi stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi.* JOANN. iij, 29

Digitized by Google

d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide ; *et plus vîte qu'un faon de biche , il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes* (1). Semblable à une épouse désolée , l'Eglise ne fait que gémir ; et le chant de la tourterelle délaissée (2) est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre , où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes ; et le monde , qui s'efforce de les lui ravir , ne cesse de traverser son pélerinage. » (3)

Il peut le traverser ce pélerinage , mais non pas l'empêcher de s'accomplir. Si l'auteur de cet article n'en n'eût pas été persuadé d'avance , il

---

(1) *Fuge , dilecte mi , et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum super montes aromatum.* Cant. viij , 14.

(2) *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ.* Cant. ij , 12.

(3) Orais. fun. de M. le Tel.

Digitized by Google

en serait maintenant convaincu par la scène qui se passe sous ses yeux (1). Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines ? Par quel prodige la Croix reparaît-elle en triomphe dans cette même cité où naguère une dérision horrible la traînait dans la fange ou le sang ? D'où renaît cette solennité proscrite ? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés ? Sont-ce les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfans de ces victimes qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts aux fenêtres de ces maisons délabrées, et sur les monceaux de pierres où le sang des martyrs fume encore ? Ces collines chargées de monastères,

(1) L'auteur écrivait ceci à Lyon, le jour de la Fête-Dieu.

Digitized by Google

non moins religieux, parce qu'ils sont déserts ; ces deux fleuves où la cendre des confesseurs de Jesus-Christ a si souvent été jetée ; tous ces lieux consacrés par les premiers pas du christianisme dans les Gaules ; cette grotte de St. Pothin, ces catacombes d'Irenée, n'ont point vu de plus grands miracles que celui qui s'opère aujourd'hui. Si en 1793, au moment des *mitraillades* de Lyon, lorsqu'on démolissait les temples et que l'on massacrait les prêtres, lorsqu'on promenait dans les rues un âne chargé des ornemens sacrés, et que le bourreau armé de sa hache, accompagnait cette digne pompe de la raison ; si un homme eût dit alors : « Avant que dix ans se soient écoulés, un archevêque de Lyon portera publiquement le Saint Sacrement dans ces mêmes lieux ; il sera accompagné d'un nombreux clergé ; des hommes de tout âge et de toutes professions, sui-

vront et précéderont la pompe, avec des fleurs et des flambeaux; ces soldats trompés, que l'on a armés contre la religion, paraîtront dans cette fête pour la protéger. » Si un homme, disons-nous, eût tenu un pareil langage, il eût passé pour un visionnaire; et pourtant cet homme n'eût pas dit encore toute la vérité. La veille même de cette pompe, plus de dix mille chrétiens ont voulu recevoir le sceau de la foi. Le prélat de cette grande église a paru au milieu d'une foule immense qui lui demandait un sacrement bien précieux dans les temps d'épreuve, puisqu'il donne la force de confesser l'évangile. Et ce n'est pas tout encore: des diacres ont été ordonnés, des prêtres ont été sacrés. Dira-t-on que les nouveaux pasteurs cherchent la gloire et la fortune ? Où sont les bénéfices qui les attendent, les honneurs qui peuvent les dédommager des travaux qu'exige leur ministère ? Une chétive pension

Digitized by Google

alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidelles : voilà tout ce qui leur est promis. Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies, sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce : disons plus, si un homme tout-puissant retirait sa main aujourd'hui, demain le *philosophisme* livrerait les prêtres au glaive de la *tolérance*, ou rouvrirait pour eux les *philantropiques* déserts de la Guyanne. Ah ! lorsque ces enfans d'Aaron sont tombés la face contre terre ; lorsque l'archevêque, debout devant l'autel, étendant les mains sur les lévites prosternés, a prononcé ces paroles, *accipe jugum Domini*, la force de ces mots a pénétré tous les cœurs et rempli tous les yeux de larmes ; ils l'ont accepté *le joug du Seigneur*, ils le trouveront d'autant plus léger, *onus ejus leve*, que les hommes cherchent à l'appesantir. Ainsi,

Digitized by Google

malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré *les progrès* de l'esprit humain, l'Eglise croît et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée; et quels que soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des *lumières* des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares.

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE.
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE CINQUIÈME.

Du *Merveilleux*; ou de la Poésie dans ses rapports avec les Êtres surnaturels.

CHAPITRE PREMIER.

Que la mythologie rapetissait la nature; que les anciens n'avaient point de poésie proprement dite descriptive.

Nous avons donc fait voir, dans les livres précédens, que le christianisme,

Digitized by Google

en se mêlant aux affections de l'ame, a multiplié les ressorts dramatiques. Encore une fois, le polythéisme ne s'occupait point des vices et des vertus ; il était totalement séparé de la morale. Or voilà un côté immense, tout l'homme, que la religion chrétienne embrasse de plus que l'idolâtrie. Voyons maintenant si dans ce qu'on appelle le *merveilleux*, elle ne le dispute point en beauté à la mythologie même.

Nous ne nous dissimulons pas que nous avons à combattre ici un des plus anciens préjugés de l'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique qui nous condamnent.

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux, etc.
> C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus, etc.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible de soutenir que la mythologie

Digitized by Google

si vantée, loin d'embellir la nature, en détruit les véritables charmes, et nous croyons que plusieurs littérateurs distingués sont à présent de cet avis.

Le plus grand et le premier vice de la mythologie, était d'abord de rapetisser la nature, et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive*, a été inconnue de toute l'antiquité (*); les poëtes même qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de description dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidéns du ciel, qui ont

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

Digitized by Google

enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits.

Il est vrai que ce peu de traits est excellent, comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas et de roses;* il y a planté, comme Théocrite, des lauriers et de longs pins. Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines, et fleurir des arbres utiles; il parle ailleurs de la colline, *battue des vents et couverte de figuiers*, et il représente la fumée des palais de Circé, s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes.

Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet le pin a une sorte de doux gémissemens quand il est faiblement agité; les nuages, dans les Géorgiques, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'E-

Digitized by Google

néide, gazouillent sous le chaume du roi Evandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi crayonné quelques ébauches de la nature; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

L'âge philosophique de l'antiquité ne changea rien à cette manière. L'Olympe, auquel on ne croyait plus, se réfugia chez les poëtes, qui protégèrent à leur tour les dieux qui les avaient protégés. Stace et Silius Italicus n'ont pas été plus loin qu'Homère et Virgile; Lucain seul avait fait quelque progrès dans cette carrière, et l'on trouve dans la Pharsale la description d'une forêt et d'un désert, qui rappelle les couleurs modernes. (1)

(1) Cette description est pleine d'enflure

Digitized by Google

Enfin, les naturalistes furent aussi sobres que les poëtes, et suivirent à-peu-près la même progression. Ainsi, Pline et Columèle qui vinrent les derniers, se sont plus attachés à décrire la nature qu'Aristote. Parmi les historiens et les philosophes, Xénophon, Tacite, Plutarque, Platon et Pline le jeune (1), se font remarquer par quelques beaux tableaux.

On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens, eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la

---

et de mauvais goût; mais il ne s'agit ici que du genre et non de l'exécution du morceau.

(1) Voyez dans Xénophon la retraite des Dix-mille et le Traité de la chasse; dans Tacite, la description du camp abandonné, où Varus fut massacré avec ses légions (*An. lib. I*); dans Plutarque, la vie de Brutus et de Pompée; dans Platon, l'ouverture du dialogue des lois; dans Pline, la description de son jardin.

Digitized by Google

peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie qui, peuplant l'univers d'élégans fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le christianisme vînt chasser tout ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abyme du sommet des montagnes: le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre ame. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon alongé tantôt il-

Digitized by Google

lumine une forêt sombre, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu de ces beaux accidens de lumière qui nous retracent, chaque matin, le miracle de la création; les anciens ne voyaient par-tout qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poëte s'égarait dans les vallées du Taigette, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de cette géographie hellénienne, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades : Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les Zéphyrs, menait des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits; nous ne voulons point

. . . Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Digitized by Google

Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'ame? Qu'en résulte-t-il pour le cœur ? quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poëte chrétien est bien plus favorisé dans la solitude, où Dieu se promène avec lui ! Libre de ce troupeau de dieux ridicules, qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde, quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent ! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever ! Etes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas;

Digitized by Google

quelques coups de foudre font mugir les déserts : la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'Orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne, pour attendre le jour ; il regarde tour-à-tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve : il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu ; un plaisir inoui, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts, mais la pensée de l'homme est égale aux espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule rêverie de son cœur.

Oui, quand l'homme renierait la Divinité ; l'Être pensant, sans cortége

Digitized by Google

et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires, que s'il y apparaissait environné des petites déités de la fable. Le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse des passions, et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

Il y a dans l'homme un instinct mélancolique, qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes ! qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune, et la grotte de Protée; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre ame,

Digitized by Google

et qui fait naître un vague désir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur

CHAPITRE II.

De l'Allégorie.

MAIS quoi ! dira-t-on, ne trouvez-vous rien de beau dans les allégories antiques ?

Il faut faire une distinction.

L'allégorie *morale*, comme celle des *prières* dans Homère, est belle en tout temps, en tout pays, en toute religion; le christianisme ne l'a pas bannie. Nous pouvons, autant qu'il nous plaira, placer au pied du trône du Souverain Arbitre, les deux tonneaux du bien et du mal. Nous aurons même cet avantage, que notre Dieu n'agira pas injustement et au hasard, comme Jupiter : il répandra les flots de la douleur sur la tête des mortels,

Digitized by Google

mortels, non par caprice, mais pour une fin à lui seul connue. Nous savons que notre bonheur ici-bas est coordonné à un bonheur général, dans une chaîne d'êtres et de mondes qui se dérobent à notre vue ; que l'homme, en harmonie avec les globes, marche d'un pas égal avec eux, à l'accomplissement d'une révolution que Dieu couvre de son éternité.

Mais si l'allégorie *morale* est toujours existante pour nous, il n'en est pas ainsi de l'allégorie *physique*. Que Junon soit l'*air*, que Jupiter soit l'*éther*, et qu'ainsi, frère et sœur, ils soient encore époux et épouse, où est le charme, où est la grandeur de cette personnification ? Il y a plus, cette sorte d'allégorie est contre les principes du goût, et même de la saine logique.

On ne doit jamais personnifier qu'une *qualité* ou qu'une *affection* d'un être, et non pas cet *être lui-même* ; autre-

ment ce n'est plus une véritable personnification, c'est seulement avoir fait changer de nom à l'objet. Je peux faire prendre la parole à une pierre ; mais que gagnerai-je à appeler cette pierre d'un nom allégorique ? Or l'ame, dont la nature est la vie, a essentiellement la faculté de produire ; de sorte qu'un de ses vices, une de ses vertus, peuvent être considérés ou comme son *fils*, ou comme sa *fille*, puisqu'elle les a véritablement engendrés. Cette passion, active comme sa mère, peut, à son tour, croître, se développer, prendre des traits, devenir un être distinct. Mais l'*objet physique*, être passif de son essence, qui n'est susceptible, ni de plaisir, ni de douleur, qui n'a que des *accidens* et point de *passions*, et des accidens aussi morts que lui-même, ne présente rien qu'on puisse animer. Sera-ce la *dureté* du caillou, ou la *séve* du chêne, dont vous ferez un

Digitized by Google

être allégorique ? Remarquez même que l'esprit est moins choqué de la création des *dryades*, des *naïades*, des *zéphyrs*, des *échos*, que de celle des nymphes attachées à des objets muets et immobiles : c'est qu'il y a dans les arbres, dans l'eau et dans l'air un mouvement et un bruit qui rappellent l'idée de la vie, et qui peuvent par conséquent fournir une allégorie, comme le *mouvement* de l'ame. Mais, au reste, cette sorte de *petite allégorie* matérielle, quoiqu'un peu moins mauvaise que la *grande allégorie physique*, est toujours d'un genre médiocre, froid et incomplet ; elle ressemble tout au plus aux fées des Arabes, et aux génies des Orientaux.

Quant à ces Dieux vagues que les anciens plaçaient dans les bois déserts et sur les sites agrestes, ils étaient d'un bel effet sans doute ; mais ils ne tenaient plus au système mythologique : l'esprit humain retombait ici

Digitized by Google

dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adorait en passant dans ces solitudes; était quelque chose d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savait point le nom, et qu'il appelait la *Divinité du lieu;* quelquefois il lui donnait le nom de Pan, et Pan était le *Dieu universel.* Ces grandes émotions qu'inspire la nature sauvage, n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité.

Enfin, il est si vrai que l'*allégorie physique* ou *les dieux de la fable*, détruisaient les charmes de la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage (1), par la même raison qu'ils n'avaient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le système mythologique, cette poésie a

(1) Les faits sur lesquels cette assertion est appuyée, sont développés dans la note B du cinquième volume.

Digitized by Google

plus ou moins été connue ; c'est ce que prouvent les poëmes Sanscrit, les contes Arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages (*). Mais, comme les nations infidelles ont toujours mêlé leur fausse religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité.

CHAPITRE III.

Partie historique de la Poésie descriptive chez les modernes.

LES Apôtres avaient à peine commencé de prêcher l'Evangile au monde, qu'on vit naître la poésie descriptive. Tout rentra dans la vérité, *devant celui qui tient la place de la vérité sur la terre*, comme parle saint Augustin.

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

Digitized by Google

La nature cessa de se faire entendre par l'organe mensonger des idoles ; on connut ses fins, on sut qu'elle avait été faite premièrement pour Dieu, et ensuite pour l'homme. En effet, elle ne dit jamais que deux choses : Dieu glorifié par ses œuvres, et les besoins de l'homme satisfaits.

Cette grande découverte fit changer de face à la création ; par sa partie intellectuelle, c'est-à-dire, par cette pensée de Dieu qu'elle montre de toutes parts, l'ame reçut abondance de nourriture ; et par sa partie matérielle, le corps s'apperçut que tout avait été formé pour lui. Dès-lors on entrevit des harmonies ineffables entre nous et les déserts. Les vains simulacres attachés aux êtres insensibles s'évanouirent, et les rochers furent bien plus réellement animés, les chênes rendirent des oracles bien plus certains, les vents et les ondes élevèrent des voix bien plus touchantes, quand l'homme

Digitized by Google

eut puisé dans son propre cœur la vie, les oracles, et les voix de la nature.

Jusqu'à ce moment, la solitude avait été regardée comme affreuse, mais les nouveaux chrétiens lui trouvèrent mille charmes. Les anachorètes écrivirent de la douceur du rocher et des délices de la contemplation : c'est le premier pas de la poésie descriptive. Les religieux qui publièrent la vie des premiers pères du désert, furent à leur tour obligés de faire le tableau des retraites où ces illustres inconnus avaient caché leur gloire. On voit encore dans les ouvrages des Jérôme et des Athanase (1), des descriptions de la nature, qui prouvent qu'ils savaient observer, et faire aimer ce qu'ils peignaient.

---

(1) Hieron. *in Vit. Paul.* Sanct. Athan. *in Vit. Anton.*

Digitized by Google

Ce nouveau genre, introduit par le christianisme dans la littérature, se développa rapidement. Il se répandit jusque dans le style historique, comme on le remarque dans la collection appelée la Byzantine, et sur-tout dans les histoires de Procope. Il se propagea de même, mais il se corrompit, parmi les romanciers grecs du Bas-Empire, et chez quelques poëtes latins, en occident. (1)

Constantinople ayant passé sous le joug des Turcs, on vit se former en Italie une nouvelle poésie descriptive, composée des débris du génie Maure, Grec et Italien. Pétrarque, l'Arioste et le Tasse l'élevèrent à un haut degré de perfection. Mais cette description brillante manque absolument de vérité. Elle consiste en quelques épithètes répétées sans fin, et toujours appliquées

(1) Boëce, etc.

Digitized by Google

de la même manière. Il fut impossible de sortir d'un *bois touffu*, d'un *antre frais*, ou des bords d'une *claire fontaine*. Tout se remplit de bocages d'*orangers*, de berceaux de *jasmins* et de buissons de *roses*.

Flore revint avec sa corbeille, et les éternels *Zéphyrs* ne manquèrent pas de l'accompagner : mais ils ne trouvèrent dans les bois ni les *Naïades*, ni les *Faunes*, et s'ils n'eussent rencontré les *Fées* et les *Géans* des Maures, ils couraient risque de se perdre dans cette immense solitude de la nature chrétienne. Quand l'esprit humain fait un pas, il faut que tout marche avec lui ; tout change avec ses clartés ou ses ombres : ainsi il lui fait peine à présent d'admettre de petites divinités, là où il ne voit plus que de grands espaces. On aura beau placer l'amante de Titon sur un char, et la couvrir de fleurs et de rosée ; rien ne peut empêcher qu'elle ne paraisse dispropor-

tionnée, en promenant sa faible lumière, dans ces cieux infinis que le christianisme a déroulés : qu'elle laisse donc le soin d'éclairer le monde à celui qui l'a fait.

Cette poésie descriptive *italienne* passa en France, et fut favorablement accueillie des Ronsard, des Lemoine, des Coras, des Saint-Amand et de nos vieux romanciers. Mais les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dégoûtés de ces peintures, où ils ne voyaient aucune vérité, les bannirent de leur prose et de leurs vers; et c'est un des caractères distinctifs de leurs ouvrages, qu'on n'y trouve presqu'aucune trace de ce que nous appelons *poésie descriptive*. (1)

(1) Il faut en excepter Fénélon, Lafontaine et Chaulieu. Racine le fils, père de cette nouvelle école poétique, dans laquelle M. l'abbé de Lille a excellé, peut être aussi regardé comme le fondateur de la poésie descriptive en France.

Digitized by Google

Ainsi, repoussée en France, la muse des champs se réfugia en Angleterre, où Spenser, Waler et Milton l'avaient déjà fait connaître. Elle y perdit par degré ses manières affectées, mais elle tomba dans un autre excès. En ne peignant plus que la vraie nature, elle voulut tout peindre, et surchargea ses tableaux d'objets trop petits ou de circonstances bizarres. Thompson même, dans son chant de l'hiver, si supérieur aux trois autres, a des détails d'une mortelle longueur. Telle fut la seconde époque de la poésie descriptive.

D'Angleterre elle revint en France, avec les ouvrages de Pope et du chantre des Saisons. Elle eut de la peine à s'y introduire, car elle fut combattue par l'ancien genre italique, que M. Dorat et quelques autres avaient fait revivre; elle triompha pourtant, et ce fut à MM. de Lille et Saint-Lambert qu'elle dut la victoire. Elle se perfec-

Digitized by Google

tionna sous la muse française, se soumit aux règles du goût, et atteignit sa troisième époque.

Disons toutefois qu'elle s'était maintenue pure, quoiqu'ignorée, dans les ouvrages de quelques naturalistes du temps de Louis XIV, tels que Tournefort, et le père du Tertre. Celui-ci, à une imagination vive, joint un génie tendre et rêveur; il se sert même, ainsi que Lafontaine, du mot de *mélancolie*, dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Ainsi le siècle de Louis XIV n'a pas été totalement privé du véritable genre descriptif, comme on serait d'abord tenté de le croire; il était seulement relégué dans les lettres de nos missionnaires (1). Et c'est là que nous avons puisé cette espèce de style, que nous croyons si nouveau aujourd'hui.

(1) On en verra de beaux exemples, lorsque nous parlerons des missions.

Au

Digitized by Google

Au reste, les admirables tableaux répandus dans la Bible, peuvent servir à prouver doublement que la poésie descriptive est née, parmi nous, du christianisme. *Job*, les *Prophètes*, l'*Ecclésiastique*, et sur-tout les *Pseaumes*, sont remplis de descriptions magnifiques. Le pseaume *Benedic*, *anima mea*, est un chef-d'œuvre dans ce genre.

Mon âme, bénis le Seigneur : Seigneur, mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres ! . . . . . .

. . . . . .

Vous répandez les ténèbres, et la nuit est sur la terre : c'est alors que les bêtes des forêts marchent dans l'ombre ; que les rugissemens des lionceaux appellent la proie, et demandent à Dieu la nourriture promise aux animaux.

Mais le soleil s'est levé, et déjà les bêtes sauvages se sont retirées . . . . . .

L'homme alors sort pour le travail du jour, et accomplir son œuvre jusqu'au soir.

. . . . . .

Digitized by Google

Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! Des animaux sans nombre se meuvent dans son sein, les plus petits avec les plus grands, et les vaisseaux passent sur ses ondes. (1)

Horace et Pindare sont restés bien loin de cette poésie.

Nous avons donc eu raison de dire, que c'est au christianisme que M. Bernardin de Saint-Pierre doit son talent pour peindre les scènes de la solitude : il le lui doit, parce que nos dogmes, en détruisant les divinités mythologiques, ont rendu la vérité et la majesté aux déserts; il le lui doit, parce qu'il a trouvé dans le système de Moïse, le véritable système de la nature.

Mais ici se présente un autre avantage du poëte chrétien ; si sa religion lui donne une nature *solitaire*, il peut

(1) *Pseautier Français*, page 45. *Traduction de M. de la Harpe.*

Digitized by Google

avoir encore une nature *habitée*. Il est le maître de placer des anges à la garde des forêts, aux cataractes de l'abyme, ou de leur confier les soleils et les mondes. Ceci nous ramène aux *êtres surnaturels* ou au *merveilleux* du christianisme.

CHAPITRE IV.

Si les Divinités du Paganisme ont poétiquement la supériorité sur les Divinités chrétiennes.

TOUTE chose a deux faces. Des personnes impartiales pourront nous dire: « On vous accorde que le christianisme a fourni, quant aux hommes, une partie dramatique qui manquait à la mythologie; que de plus il a produit la véritable poésie descriptive. Voilà deux avantages que nous reconnaissons, et qui peuvent, à quelques égards, justifier vos principes, et balancer les

beautés de la fable. Mais à présent, si vous êtes de bonne foi, vous devez convenir que les Divinités du paganisme, lorsqu'elles agissent *directement* et *pour elles-mêmes*, sont plus poétiques et plus dramatiques que les Divinités chrétiennes. »

On pourrait en juger ainsi à la première vue. Les Dieux des anciens partageant nos vices et nos vertus, ayant, comme nous, des corps sujets à la douleur, des passions irritables comme les nôtres, se mêlant à la race humaine, et laissant ici-bas une mortelle postérité ; ces Dieux ne sont qu'une espèce d'hommes supérieurs qu'on est libre de faire agir comme les autres hommes. On serait donc porté à croire qu'ils fournissent de plus grandes ressources à la poésie, que les Divinités incorporelles et impassibles du christianisme ; mais, en y regardant de plus près, on trouve que cette supériorité dramatique se réduit à fort peu de chose.

Digitized by Google

Premièrement, il y a toujours eu dans toute religion, pour le poëte et le philosophe, deux espèces de déités. Ainsi l'Etre abstrait, dont Tertullien et saint Augustin ont fait de si belles peintures, n'est pas le *Jehovah* de David ou d'Isaïe; l'un et l'autre sont fort supérieurs au *Theos* de Platon et au *Jupiter* d'Homère. Il n'est donc pas rigoureusement vrai que les Divinités poétiques des chrétiens, soient privées de toute passion. Le Dieu de l'Ecriture se repent, il est jaloux, il aime, il hait, sa colère monte comme un tourbillon : le Fils de l'Homme a pitié de nos souffrances; la Vierge, les Saints et les Anges sont émus par le spectacle de nos misères; en général, le *Paradis* est beaucoup plus occupé des hommes que l'*Olympe*.

Il y a donc des *passions* chez nos Puissances célestes, et ces passions ont ce grand avantage sur les passions des Dieux du paganisme, qu'elles n'entraî-

nent jamais après elles une idée de désordre et de mal. C'est une chose miraculeuse, sans doute, qu'en peignant la *colère* ou la *tristesse* du Ciel chrétien, on ne puisse détruire dans l'imagination du lecteur, le sentiment de la tranquillité et de la joie; tant il y a de sainteté et de justice dans le Dieu présenté par notre religion.

Ce n'est pas tout; car si l'on voulait absolument que le Dieu des chrétiens fût un être impassible, on pourrait encore avoir des divinités passionnées aussi dramatiques et aussi méchantes que celles des anciens : l'Enfer rassemble toutes les passions des hommes. Notre système théologique nous paraît plus beau, plus régulier, plus savant, que la doctrine fabuleuse qui confondait hommes, dieux et démons. Le poëte trouve dans notre Ciel les êtres parfaits, mais sensibles, et disposés dans une brillante hiérarchie d'amour et de pouvoir; l'abyme garde ses Dieux pas-

Digitized by Google

sionnés et puissans dans le mal, comme les Dieux mythologiques ; les hommes occupent le milieu, touchant au Ciel par leurs vertus, et aux Enfers par leurs vices ; aimés des anges, haïs des démons, objet infortuné d'une guerre qui ne doit finir qu'avec le monde.

Ces ressorts sont grands, et le poëte n'a pas lieu de se plaindre. Quant aux actions des Intelligences chrétiennes, il ne nous sera pas difficile de prouver bientôt qu'elles sont plus vastes et plus fortes que celles des Dieux mythologiques. Le Dieu qui régit les mondes, qui roule les comètes, qui crée l'univers et la lumière, qui embrasse et comprend tous les temps, qui lit dans les plus secrets replis du cœur humain ; ce Dieu peut-il être comparé à un Dieu qui se promène sur un char, qui habite un palais d'or sur une petite montagne, et qui ne prévoit pas même clairement l'avenir ? Il n'y a pas jus-

Digitized by Google

qu'au faible avantage de la différence des sexes et de la forme visible, que nos Divinités ne partagent avec celles de la Grèce, puisque nous avons des saintes et des vierges, et que les anges, dans l'Ecriture, empruntent souvent la figure humaine.

Mais comment préférer une sainte, dont l'histoire blesse quelquefois l'élégance et le goût, à une fraîche Naïade attachée aux sources d'un ruisseau? Il faut séparer la vie terrestre de la vie céleste de cette sainte : sur la terre, elle ne fut qu'une femme ; sa divinité ne commence qu'avec son bonheur, dans les régions de la lumière éternelle. D'ailleurs, il faut toujours se souvenir que la Naïade détruisait la *poésie descriptive ;* qu'un ruisseau représenté dans son cours naturel, est plus agréable que dans sa peinture allégorique, et que nous gagnons d'un côté ce que nous semblons perdre de l'autre.

Digitized by Google

Quant aux combats, tout ce qu'on a dit contre les Anges de Milton, peut se rétorquer contre les Dieux d'Homère : de l'une et de l'autre part, ce sont des divinités pour lesquelles on ne peut craindre, puisqu'elles ne peuvent mourir. Mars, renversé, et couvrant de son corps neuf arpens, Diane, donnant des soufflets à Vénus, sont aussi ridicules qu'un ange coupé en deux, et qui se renoue comme un serpent. Les Puissances surnaturelles peuvent encore présider aux combats de l'Epopée ; mais il nous semble qu'elles ne doivent plus en venir aux mains, hors dans certains cas qu'il n'appartient qu'au goût de déterminer ; c'est ce que la raison supérieure de Virgile avait déjà senti, il y a plus de dix-huit cents ans.

Au reste, il n'est pas tout-à-fait vrai que les divinités chrétiennes soient ridicules dans les batailles. Satan, s'apprêtant à combattre Michel dans

Digitized by Google

le paradis terrestre, est superbe ; le Dieu des armées, marchant dans une nuée obscure, à la tête des légions fidelles, n'est pas une petite image ; le glaive exterminateur, se dévoilant tout-à-coup aux yeux de l'impie, frappe d'étonnement et de terreur ; les saintes milices du ciel, sapant les fondemens de Jérusalem, font presque un aussi grand effet que les dieux ennemis de Troie, assiégeant le palais de Priam ; enfin, il n'est rien de plus sublime dans Homère, que le combat d'Emmanuel contre les mauvais anges dans Milton, quand, les précipitant au fond de l'abyme, le Fils de l'Homme retient *à moitié sa foudre de peur de les anéantir.* « L'enfer entendit le bruit ; l'enfer vit le ciel croulant du ciel, et l'enfer eût fui épouvanté, si ses sombres bases n'eussent été profondément creusées par la main de la justice éternelle. »

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Caractère du vrai Dieu.

C'EST une chose bien merveilleuse, que le Dieu de Jacob soit aussi le Dieu de l'Evangile; que le Dieu qui lance la foudre, soit encore le Dieu de paix et d'innocence.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits,
Et leur dispense avec mesure,
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.

Nous croyons n'avoir pas besoin de preuves, pour montrer combien le Dieu des chrétiens est *poétiquement* supérieur au Jupiter antique. A la voix du premier, les fleuves rebroussent leur cours, le ciel se roule comme un livre, les mers s'entr'ouvrent, les murs des cités se renversent, les morts ressuscitent, les plaies descendent sur les nations. En lui le

Digitized by Google

sublime existe de soi-même, et il épargne le soin de le chercher. Le Jupiter d'Homère, ébranlant le ciel d'un signe de ses sourcils, est sans doute fort majestueux ; mais Jéhovah descend dans le chaos, et lorsqu'il prononce le *fiat lux*, le fabuleux fils de Saturne s'abyme et rentre dans le néant.

Si Jupiter veut donner aux autres dieux une idée de sa puissance, il les menace de les enlever tous au bout d'une chaîne : il ne faut à Jéhovah, ni chaîne, ni essai de cette nature.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer !
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas. (1)

(1) Racine, *Esther*.

Achille

Achille va paraître pour venger Patrocle. Jupiter déclare aux immortels qu'ils peuvent se mêler au combat, et prendre parti dans la mêlée. Aussitôt tout l'Olympe s'ébranle :

Δεινὸν, etc. (1)

« Le père des Dieux et des hommes fait gronder sa foudre. Neptune, soulevant ses ondes, ébranle la terre immense; l'Ida secoue ses fondemens et ses cimes; ses fontaines débordent; les vaisseaux des Grecs, la ville des Troyens, chancellent sur le sol flottant. »

« Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie, etc. »

Ce morceau a été cité par tous les critiques, comme le dernier effort du sublime. Les vers grecs sont admirables; ils deviennent tour-à-tour le foudre de Jupiter, le trident de Nep-

(1) Hom. *Il.* l. XX, v. 56.

tume et le cri de Pluton. Il semble qu'on entende toutes les gorges de l'Ida répéter le son des tonnerres, Δεινὸν δ' ἐβρύησε πάλὴρ ανδρων τὲ θεων τὲ. Ces r et ces consonnances en ῶν (ὸν) dont le vers est rempli, imitent le roulement de la foudre, interrompu par des espèces de silence τὲ, ῶν, τὲ, ὧν, τὲ : c'est ainsi que la voix du Ciel, dans une tempête, meurt et renaît tour-à-tour dans la profondeur des bois. Un silence subit et pénible, des images vagues et fantastiques, succèdent tout-à-coup au tumulte des premiers mouvemens : on sent, après le cri de Pluton, qu'on est entré dans la région de la mort; toutes les expressions d'Homère se décolorent et deviennent froides, muettes et sourdes, et une multitude d'S sifflantes, imitent le murmure de la voix inarticulée des ombres.

Où prendrons-nous le parallèle, et la poésie chrétienne a-t-elle assez de

moyens pour s'élever à ces beautés? Qu'on en juge. C'est l'Eternel qui se peint lui-même :

« Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux, il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des Chérubins; il s'est élancé sur les vents. Les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon de ténèbres : l'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des Cieux; le Très-Haut a fait entendre sa voix; sa voix a éclaté comme un orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé mes ennemis; il a redoublé ses foudres qui les ont renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources, les fondemens de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère. »

« Avouons-le, dit M. de la Harpe, dont nous empruntons la traduction, il y a aussi loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit de Dieu à

l'esprit de l'homme. On voit ici la conception du grand dans son principe : le reste n'en est qu'une ombre, comme l'intelligence créée n'est qu'une faible émanation de l'intelligence créatrice ; comme la fiction, quand elle est belle, n'est encore que l'ombre de la vérité, et tire tout son mérite d'un fond de ressemblance. »

CHAPITRE VI.

Des Esprits de ténèbres.

Les dieux du polythéisme, à-peu-près égaux en puissance, partageaient les mêmes haines et les mêmes amours. S'ils se trouvaient quelquefois opposés les uns aux autres, c'était seulement dans les querelles des mortels : ils se réconciliaient bientôt, en buvant le nectar ensemble.

Le christianisme, au contraire, en nous instruisant de la vraie constitution des êtres surnaturels, nous a

Digitized by Google

montré l'empire de la vertu, éternellement séparé de celui du vice. Il nous a révélé des esprits de ténèbres, machinant sans cesse la perte du genre humain, et des esprits de lumière, uniquement occupés des moyens de le sauver. De-là un combat éternel, dont une imagination heureuse peut tirer une foule de beautés.

Ce *merveilleux* d'un fort grand caractère, en fournit ensuite un second d'une moindre espèce, à savoir, *la Magie*. Celle-ci a été connue des anciens (1); mais sous notre culte elle a acquis, comme machine poétique,

(1) La magie des Anciens différait en ceci de la nôtre, qu'elle s'opérait par les seules vertus des plantes et des philtres; tandis que, parmi nous, elle découle d'une Puissance surnaturelle, quelquefois bonne, mais presque toujours méchante. On sent qu'il n'est pas question ici de la partie historique et philosophique de la Magie considérée comme l'*Art des Mages*.

Digitized by Google

plus d'importance et d'étendue. Toutefois on doit en user sobrement, parce qu'elle n'est pas d'un goût assez chaste : elle manque sur-tout de grandeur, car empruntant quelque chose de son pouvoir à la nature humaine, les hommes lui communiquent leur petitesse.

Un autre trait distinctif de nos êtres surnaturels, sur-tout chez les puissances infernales, c'est l'attribution d'un caractère. Nous verrons incessamment quel usage Milton a fait du caractère d'orgueil, donné par le christianisme au prince des ténèbres. Le poëte pouvant, en outre, attacher un ange du mal à chaque vice, dispose ainsi d'un essaim de divinités infernales. Il a même alors la véritable allégorie, sans avoir la sécheresse qui l'accompagne ; ces esprits pervers étant en effet des êtres réels, et tels que la religion nous permet de les croire.

Digitized by Google

Mais si les démons se multiplient autant que les crimes des hommes, ils peuvent aussi se marier aux accidens terribles de la nature. Tout ce qu'il y a de coupable et d'irrégulier dans le monde moral et dans le monde physique, est également de leur ressort. Il faudra seulement prendre garde, en les mêlant aux tremblemens de terre, ou aux ombres d'une vieille forêt, de donner à ces scènes un caractère majestueux. Il faut qu'avec un goût exquis, le poëte sache faire distinguer le tonnerre du Très-Haut, du vain bruit que fait éclater un esprit perfide. Que le foudre ne s'allume que dans la main de Dieu; qu'il ne brille jamais dans une tempête excitée par l'enfer. Que celle-ci soit toujours sombre et sinistre; que les nuages n'en soient point rougis par la *colère*, et poussés par le vent de la *justice*; mais que leurs teintes soient blafardes et livides, comme celles du *déses-*

Digitized by Google

poir, et qu'ils ne se meuvent qu'au souffle impur de la *haine*. On doit sentir dans ces orages, une puissance, forte seulement pour détruire; on y doit trouver cette incohérence, ce désordre, cette sorte d'énergie du mal, qui a quelque chose de disproportionné et de gigantesque, comme le chaos dont elle tire son origine.

CHAPITRE VII.

Des Saints.

Il est certain que les poëtes n'ont pas su tirer du *merveilleux* chrétien, tout ce qu'il peut fournir aux Muses. On se moque des saints et des anges; mais les anciens eux-mêmes n'avaient-ils pas leurs demi-dieux? Pythagore, Platon, Socrate, recommandent le culte de ces hommes, qu'ils appellent des héros. *Honore les héros pleins de bonté et de lumière*, dit le premier dans ses vers dorés. Et pour qu'on

ne se méprenne pas à ce nom de *héros*, Hiéroclès l'interprète exactement comme le christianisme explique le nom de *saint*. « Ces héros, pleins de bonté et de lumière, pensent toujours à leur Créateur, et sont tout éclatans de la lumière qui rejaillit de la félicité dont ils jouissent en lui. » — Et plus loin, « *héros* vient d'un mot grec qui signifie amour, pour marquer que pleins d'amour pour Dieu, les héros ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine, et à devenir citoyens du ciel (1).» Les Pères de l'Eglise appellent à leur tour les saints des *héros*; c'est ainsi qu'ils disent que le baptême est le sacerdoce des laïques, et qu'il fait de tous les chrétiens *des rois et des prêtres de Dieu.* (2)

---

(1) Hierocl. Com. in Pyth. *Trad. de Dac.*

(2) Hieron. Dial. c. Lucif. t. II, p. 136.

Digitized by Google

Et, sans doute, ce sont des héros tous ces illustres martyrs, qui, domptant les passions de leurs cœurs, et bravant la méchanceté des hommes, ont mérité, par ces travaux glorieux, de monter au rang des puissances célestes. Sous le polythéisme, des sophistes ont paru quelquefois plus moraux que la religion de leur patrie; mais parmi nous, jamais un philosophe, si sage qu'il ait été, n'a pu s'élever au-dessus de la morale chrétienne. Tandis que Socrate honorait la mémoire des justes, le paganisme offrait à la vénération des peuples, des brigands, dont la force corporelle était la seule vertu, et qui s'étaient souillés de tous les crimes. Si quelquefois on accordait l'apothéose aux bons rois, les Tibère et les Néron n'avaient-ils pas aussi leurs prêtres et leurs temples? Sacrés mortels, que l'Eglise de Jesus-Christ nous commande d'honorer, vous n'étiez ni des forts, ni des puis-

Digitized by Google

sans entre les hommes ! Nés souvent dans la cabane du pauvre, vous n'avez étalé aux yeux du monde, que d'humbles jours et d'obscurs malheurs ! N'entendra-t-on jamais que des blasphèmes contre une religion qui, déifiant l'indigence, l'infortune, la simplicité et la vertu, a fait tomber à leurs pieds la richesse, le bonheur, la grandeur et le vice ?

Et qu'ont donc de si odieux à la poésie, ces solitaires de la Thébaïde, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier ? Les oiseaux du ciel les nourrissent (1), les lions portent leurs messages (2) ou creusent leurs tombeaux (3) ; en commerce familier avec les anges, ils remplissent de miracles les déserts où fut Mem-

---

(1) Hieron. op.

(2) Théod. *Hist. relig.* cap. VI.

(3) Hieron. *in vit. Paul.*

Digitized by Google

phis (1). Horeb et Sinaï, le Carmel et le Liban, le torrent de Cédron, et la vallée de Josaphat, redisent encore la gloire de l'habitant de la cellule et de l'anachorète du rocher. Les Muses aiment à rêver dans ces antiques monastères, remplis des ombres des Antoine, des Pacôme, des Benoît, des Basile. Les Pierre, les Jean, les Paul, prêchant l'Evangile aux premiers fidelles, dans les catacombes ou sous le dattier du désert, n'ont pas paru aux Michel-Ange et aux Raphaël, des sujets si peu favorables au génie.

Nous tairons à présent, parce que nous en parlerons dans la suite, tous ces bienfaiteurs de l'humanité, qui fondèrent des hopitaux et se dévouèrent à la pauvreté, à la peste, à l'esclavage, pour secourir des hommes; nous nous

(1) Nous passons rapidement sur ces solitaires, parce que nous en parlerons ailleurs.

renfermerons

renfermerons dans les seules Ecritures, de peur de nous égarer dans ce sujet si vaste et si intéressant. Est-ce que ces Elie, ces Isaïe, ces Daniel, tous ces prophètes enfin, qui vivent maintenant d'une éternelle vie, ne pourraient pas faire entendre dans un beau poëme, leurs sublimes lamentations? L'urne de Jérusalem ne se peut-elle encore remplir de leurs larmes? n'y a-t-il plus de saules de Babylone, pour y suspendre leurs harpes détendues? Pour nous, qui, à la vérité, ne sommes pas poëtes, il nous semble que tous ces fils de l'avenir feraient d'assez beaux groupes sur les nuées : on les y verrait avec une tête flamboyante; une barbe argentée descendrait sur leur poitrine immortelle, et l'Esprit divin leur sortirait par les yeux.

Mais quel essaim de vénérables ombres, à la voix d'une muse chrétienne, se réveille dans la caverne de Membré?

Digitized by Google

Abraham, Isaac, Jacob, Rebecca, et vous tous, enfans de l'Orient, rois patriarches, aïeux de Jesus-Christ, chantez l'antique alliance de Dieu et des hommes ! Redites-nous cette histoire, chère au Ciel, l'histoire de Joseph et de ses frères. Le chœur des saints rois, David à leur tête, l'armée des confesseurs et des martyrs vêtus de robes éclatantes, nous offriraient aussi leur *merveilleux ;* ces derniers présentent au pinceau, le genre tragique dans sa plus grande élévation. Après la peinture de leurs tourmens, nous dirions ce que Dieu fit pour ces saintes victimes, et le don de miracles dont il honora leurs tombeaux.

Nous placerions auprès de ces augustes chœurs, les chœurs des vierges célestes, les Geneviève de Brabant, les Pulchérie, les Rosalie, les sainte Thérèse, les Cécile de Belloy, les Lucile, les Isabelle, les Eulalie. Le *merveilleux* du christianisme est plein

Digitized by Google

de ces concordances et de ces contrastes gracieux. On sait comment Neptune

. . . . . S'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots. . . . .

Nos dogmes fournissent une toute autre poésie. Un vaisseau est prêt à périr : l'aumônier, par des paroles mystérieuses, qui délient les ames, remet à chacun la peine de ses fautes; il adresse au Ciel cette prière, qui, dans un tourbillon, envoie l'esprit du naufragé au Dieu des orages. Déjà l'Océan se creuse, pour engloutir les matelots; déjà les vagues, élevant leur triste voix entre les rochers, semblent commencer les chants funèbres; tout-à-coup un trait de lumière perce la tempête : *l'Etoile des mers*, Marie, patrone des mariniers, apparaît au milieu de la nue. Elle tient son enfant dans ses bras, et calme les flots par un sourire; charmante religion, qui oppose

à ce que la nature a de plus terrible, ce que le Ciel a de plus doux ! aux tempêtes de l'Océan, un petit enfant et une tendre mère !

CHAPITRE VIII.

Des Anges.

TEL est le *merveilleux* qu'on peut tirer de nos *Saints*, sans parler des diverses histoires de leurs vies. On découvre ensuite dans la hiérarchie des *Anges*, doctrine aussi ancienne que le monde, un immense trésor pour le poëte. Non-seulement ces divins messagers portent les décrets du Très-Haut, d'un bout de l'univers à l'autre ; non-seulement ils sont les invisibles gardiens des hommes, ou prennent, pour se manifester à eux, les formes les plus aimables; mais encore la religion nous permet d'attacher des anges protecteurs à toute la belle nature, ainsi qu'à tous les sentimens vertueux. Quelle

Digitized by Google

innombrable troupe de divinités vient donc tout-à-coup peupler les mondes !

Chez les Grecs, le Ciel finissait au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne montaient pas plus haut que les vapeurs de la terre. Le *merveilleux* chrétien, d'accord avec la raison, l'astronomie, et l'expansion de notre ame, s'enfonce de monde en monde, d'univers en univers, par des successions d'espace, où l'imagination effrayée frissonne et recule. En vain les télescopes fouillent tous les coins du Ciel; en vain ils poursuivent la comète au-delà de notre système, la comète enfin leur échappe; mais elle n'échappe pas à l'*Archange* qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramènera, par des voies mystérieuses, jusque dans le foyer de notre soleil.

Le poëte chrétien est seul initié au secret de ces merveilles. De globes en globes, de soleils en soleils, avec

Digitized by Google

les *Séraphins*, les *Trônes*, les *Ardeurs* qui régissent les mondes, l'imagination fatiguée redescend enfin sur la terre, comme un fleuve qui, par une cascade magnifique, épancherait ses flots d'or à l'aspect d'un couchant radieux. On passe alors de la grandeur à la douceur des images : sous l'ombrage des forêts, on parcourt l'empire de l'*Ange de la solitude ;* on retrouve dans la clarté de la lune, *le Génie des mélancolies du cœur ;* on entend ses soupirs dans le frémissement des bois, et dans les plaintes de Philomèle. Les roses de l'aurore ne sont que la chevelure de l'*Ange du matin.* L'*Ange de la nuit* repose au milieu des cieux, où il ressemble à la lune endormie sur un nuage : ses yeux sont couverts d'un bandeau d'étoiles, ses talons et son front sont un peu rougis des pourpres de l'aurore, et de celles du crépuscule : l'*Ange du silence* le précède, et *celui du mystère* le suit. Ne faisons

pas l'injure aux poëtes, de penser qu'ils regardent l'*Ange des mers*, l'*Ange des tempêtes*, l'*Ange du temps*, l'*Ange de la mort*, comme des Génies désagréables aux Muses. C'est l'*Ange des saintes amours* qui donne aux vierges un regard céleste, et c'est l'*Ange des harmonies* qui leur fait présent des graces : l'honnête homme doit son cœur à l'*Ange de la vertu*, et ses lèvres, à *celui de la persuasion*. Rien n'empêche d'accorder à ces esprits bienfaisans des attributs qui distinguent leurs pouvoirs et leurs offices : l'*Ange de l'amitié*, par exemple, pourrait porter une ceinture beaucoup plus merveilleuse que celle de Vénus; car on y verrait fondu par un travail divin, les consolations de l'ame, les dévouemens sublimes, les paroles secrètes du cœur, les joies innocentes, les chastes embrassemens, la religion, le charme des tombeaux, et l'immortelle espérance.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Application des principes établis dans les Chapitres précédens. Caractère de Satan.

DES préceptes, passons aux exemples En reprenant ce que nous avons dit dans les précédens chapitres, nous commencerons par le caractère attribué aux mauvais anges, et nous citerons le Satan de Milton.

Avant le poëte anglais, le Dante et le Tasse avaient peint le monarque de l'enfer. L'imagination du Dante, épuisée par neuf cercles de torture, n'a fait de Satan enclavé au centre de la terre, qu'un monstre atroce; le Tasse, en lui donnant des cornes, l'a presque rendu ridicule. Entraîné par ces autorités, Milton a eu un moment le mauvais goût de mesurer son Satan; mais il se relève bientôt d'une manière sublime. Ecoutez le prince des ténèbres

Digitized by Google

s'écrier, du haut de la montagne de feu, dont il contemple pour la première fois son empire :

« Adieu, champs fortunés, qu'habitent les joies éternelles. Horreurs, je vous salue ! je vous salue, monde infernal ! Abyme, reçois ton nouveau monarque. Il t'apporte un esprit que ni temps, ni lieux ne changeront jamais..... Du moins ici nous serons libres ; ici nous régnerons : régner, même aux enfers, est digne de mon ambition. » (1)

Quelle manière de prendre possession des gouffres de l'enfer !

Le conseil infernal étant assemblé, le poëte représente Satan au milieu de son sénat :

« Ses formes conservaient une partie de leur primitive splendeur ; ce n'était rien moins encore qu'un Archange tombé, une Gloire excessive un peu obscurcie : comme lorsque le soleil levant, dépouillé de ses

(1) Par. Lost. Book I, v. 49, etc.

Digitized by Google

rayons, jette un regard horizontal à travers les brouillards du matin ; ou tel que dans une éclipse, cet astre caché derrière la lune, répand sur une moitié des peuples un crépuscule funeste, et tourmente les rois par la frayeur des révolutions ; ainsi paraissait l'Archange obscurci, mais encore brillant au-dessus de tous les compagnons de sa chute. Toutefois son visage était labouré par les cicatrices de la foudre, et les chagrins veillaient sur ses joues décolorées. » (1)

Achevons de connaître le caractère de Satan. Echappé de l'enfer, et parvenu sur la terre, il est saisi de désespoir en contemplant les merveilles de l'univers ; il apostrophe le soleil : (*)

« O toi, qui couronné d'une gloire immense, laisses du haut de ta domination solitaire tomber tes regards comme le Dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui les étoiles cachent leurs têtes humiliées ; j'élève

(1) Par. Lost. B. I, v. 591, etc.

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

Digitized by Google

ma voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil, que pour te dire combien je hais tes rayons. Ah ! ils me rappellent de quelle hauteur je suis tombé, et combien jadis je brillais glorieux au-dessus de ta sphère ! L'orgueil et l'ambition m'ont précipité. J'osai, dans le ciel même, déclarer la guerre au roi du ciel. Il ne méritait pas un pareil retour, lui qui m'avait fait ce que j'étais dans un rang éminent.... Elevé si haut, je dédaignai d'obéir; je crus qu'un pas de plus me porterait au rang suprême, et me déchargerait en un moment de la dette immense d'une reconnaissance éternelle.... Oh ! pourquoi sa volonté toute-puissante ne me créa-t-elle pas au rang de quelqu'Ange inférieur ! je serais encore heureux; mon ambition n'eût point été nourrie par une espérance illimitée..... Misérable ! où fuir une colère infinie, un désespoir infini ? L'enfer est par-tout où je suis; moi-même je suis l'enfer.... O Dieu, ralentis tes coups ! N'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, hors l'obéissance ? L'orgueil me défend ce mot. Quelle honte pour moi devant les esprits de l'abyme ! Ce n'était pas par des promesses de soumission que je les séduisis, lorsque j'osai me vanter de subjuguer le Tout-Puissant. Ah ! tandis

qu'ils m'adorent sur le trône des enfers, ils savent peu combien je paye cher ces paroles superbes, combien je gémis intérieurement sous le fardeau de mes douleurs !.... Mais si je me repentais, si, par un acte de la grace divine, je remontais à ma première place !... Un rang élevé rappellerait bientôt de hautaines pensées, les sermens d'une feinte soumission seraient bientôt démentis !..... Le tyran le sait; il est aussi loin de m'accorder la paix, que je suis loin de demander grace. Adieu donc espérance, et avec toi, adieu crainte, adieu remords; tout est perdu pour moi. Mal! sois mon unique Bien! Par toi du moins, avec le roi du Ciel je partagerai l'empire : peut-être même régnerai-je sur plus d'une moitié, comme l'homme et ce monde nouveau l'apprendront en peu de temps. » (1)

Quelle que soit notre admiration pour Homère, nous sommes obligés de convenir qu'il n'a rien de comparable à ce passage de Milton. Lorsque

(1) Parad. Lost. Book IV. From the 33, v. to th. the 113 th.

tout

tout ensemble, avec la grandeur du sujet, la beauté de la poésie, l'élévation naturelle des personnages, on montre une connaissance aussi profonde des passions, il ne faut rien demander de plus au génie. Satan, se repentant à la vue de la lumière qu'il hait, parce qu'elle lui *rappelle combien il fut élevé au-dessus d'elle ;* souhaitant ensuite d'avoir été créé dans un rang inférieur; puis s'endurcissant dans le crime par orgueil, par honte, par méfiance même de son caractère ambitieux; enfin, pour tout fruit de ses réflexions, et comme pour expier un moment de remords, se chargeant de l'empire du mal pendant toute une éternité : voilà certes, si nous ne nous trompons, une des conceptions les plus sublimes et les plus pathétiques qui soient jamais sorties du cerveau du poëte.

Au reste, nous sommes frappés dans ce moment d'une idée que nous

ne pouvons taire. Quiconque a quelque critique et un bon sens pour l'histoire, pourra reconnaître que Milton a fait entrer dans le caractère de son Satan, les perversités de ces hommes qui, vers le milieu du dix-septième siècle, couvrirent l'Angleterre de deuil; on y sent la même obstination, le même enthousiasme, le même orgueil, le même esprit de rebellion et d'indépendance; on y retrouve ces fameux nivelleurs, qui, se séparant de la religion de leur pays, avaient secoué le joug de tout gouvernement légitime, et s'étaient révoltés à-la-fois contre Dieu et les hommes. Milton lui-même avait partagé cet esprit de perdition, et pour imaginer un Satan aussi détestable, il fallait que le poëte en eût vu l'image dans ces réprouvés, qui firent si long-temps de leur patrie le vrai séjour des démons.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

MACHINES POÉTIQUES.

Vénus dans les bois de Carthage, Raphaël au berceau d'Eden, etc.

VENONS aux exemples des machines poétiques. Vénus se montrant à Enée dans les bois de Carthage, est un morceau achevé dans le genre gracieux. *Cui mater media*, etc. « *A travers la forêt, sa mère, suivant le même sentier, s'avance au-devant de lui. Elle avait l'air et le visage d'une vierge, et elle était armée à la manière des filles de Sparte, etc. etc.* »

Cette poésie est divine; mais le chantre d'Eden s'en est beaucoup approché, lorsqu'il a peint l'arrivée de l'ange Raphaël au bocage de nos premiers pères.

« Pour ombrager ses formes divines, le Séraphin porte six ailes. Deux, attachées à

Digitized by Google

ses épaules, sont ramenées sur son sein, comme les pans d'un manteau royal; celles du milieu se roulent autour de lui comme une écharpe étoilée..... les deux dernières, teintes d'azur, battent à ses talons rapides. Il secoue ses plumes, qui répandent des odeurs célestes.

» Il s'avance dans le jardin du bonheur, au travers des bocages de myrte, et des nuages de nard et d'encens; solitudes de parfums, où la nature, dans sa jeunesse, se livre à tous ses caprices..... Adam assis à la porte de son berceau, apperçut le divin Messager. Aussitôt il s'écrie : « Eve! accours! viens voir ce qui est digne de ton admiration! Regarde vers l'orient, parmi ces arbres. Apperçois-tu cette forme glorieuse, qui semble se diriger vers notre berceau? on la prendrait pour une autre aurore, qui se lève au milieu du jour..... »

Ici Milton, presque aussi gracieux que Virgile, l'emporte sur lui par la sainteté et la grandeur. Raphaël est plus beau que Vénus, Eden plus enchanté que les bois de Carthage, et Enée est un froid et triste personnage auprès du majestueux Adam.

Digitized by Google

Voici un ange mystique de M. Klopstock :

. . . . . Dann eilet der thronen. (1)

« Soudain le premier né des Trônes descend vers Gabriel, pour le conduire vers le Très-Haut. L'Eternel le nomme *Elu*, et le ciel *Eloa*. Plus parfait que tous les êtres créés, il occupe la première place près de l'Etre infini. Une de ses pensées est belle comme l'ame entière de l'homme, lorsque digne de son immortalité, elle médite profondément. Son regard est plus beau que le matin d'un printemps, plus doux que la clarté des étoiles, lorsque brillantes de jeunesse, elles se balancèrent près du trône céleste avec tous leurs flots de lumière. Dieu le créa le premier. Il puisa dans une aurore son corps aérien. Lorsqu'il naquit, tout un ciel de nuages flottait autour de lui; Dieu lui-même le souleva dans ses bras, et lui dit en le bénissant : *Créature, me voici.* »

Raphaël est l'ange *extérieur*; Eloa l'ange *intérieur* : les Mercure et les

(1) Messias Erst. ges. v. 286, etc.

Apollon de la mythologie nous semblent moins divins que ces Génies du christianisme.

Plusieurs fois les dieux en viennent aux mains dans Homère ; mais on n'y trouve rien de supérieur au combat que Satan s'apprête à livrer à Michel dans le Paradis terrestre, ni aux légions foudroyées par Emmanuel ; plusieurs fois les divinités de l'Iliade sauvent leurs héros favoris, en les couvrant d'une nuée ; mais cette machine a été très-heureusement transportée par le Tasse à la poésie chrétienne, lorsqu'il introduit Soliman dans Jérusalem. Ce char enveloppé de vapeurs, ce voyage invisible d'un vieil enchanteur et d'un héros, au travers du camp des chrétiens, cette porte secrète d'Hérode, ces souvenirs des temps antiques, jetés au milieu d'une narration rapide, ce guerrier qui assiste à un conseil sans être vu, et qui se montre seulement pour déterminer

Digitized by Google

Solyme aux combats ; tout ce merveilleux, quoique du genre magique, est d'une excellence singulière.

On objectera peut-être que dans les peintures voluptueuses, le paganisme doit au moins avoir la préférence. Et que ferons-nous donc d'Armide ? Dirons-nous qu'elle est sans charmes, lorsque penchée sur le front de Renaud endormi, le poignard échappe à sa main, et que sa haine se change en amour ? Préférerons-nous Ascagne, caché par Vénus dans les bois de Cythère, au jeune héros du Tasse enchaîné avec des fleurs, et transporté sur un nuage aux îles fortunées ? Ces jardins, dont le seul défaut est d'être trop enchantés ; ces amours qui ne manquent que d'un voile, ne sont pas assurément des tableaux si sévères. On retrouve dans cet épisode jusqu'à la ceinture de Vénus, tant et si justement regrettée. Au surplus, si des critiques chagrins voulaient absolu-

Digitized by Google

ment bannir la magie, les anges de ténèbres pourraient exécuter eux-mêmes tout ce qu'Armide fait par leur moyen. On y est autorisé par l'histoire de quelques-uns de nos saints, et le démon des voluptés a toujours été regardé comme un des plus dangereux et des plus puissans de l'abyme.

CHAPITRE XI.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Songe d'Enée. Songe d'Athalie.

Il ne nous reste plus qu'à parler de deux machines poétiques : *les voyages des Dieux* et *les songes.*

En commençant par les derniers, nous choisirons le songe d'Enée, dans la nuit fatale de Troie ; le héros le raconte lui-même à Didon. Nous devons la traduction suivante à un de nos amis :

Digitized by Google

Tempus erat, etc.

C'était l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines ;
Tout-à-coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.
Je vois ces pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas ! qu'en cet état de lui-même il diffère !
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenait en vainqueur,
Ou courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançait sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé ! le sang de toutes parts
Souillait sa barbe épaisse et ses cheveux épars,
Et son sein étalait à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de sa patrie.
Moi-même il me semblait qu'au plus grand des héros,
L'œil de larmes noyé, je parlais en ces mots :

« O des enfans d'Ilus la gloire et l'espérance !
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence ?
O qu'on t'a souhaité ! mais pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devait s'offrir,

Digitized by Google

Quand à ses longs travaux Troie entière succombe !
Quand presque tous les tiens sont plongés dans la tombe !
Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre, et ces flancs déchirés ? »

Hector ne répond point; mais du fond de son ame,
Tirant un long soupir : « Fuis les Grecs et la flamme,
Fils de Vénus, dit-il, le destin t'a vaincu ;
Fuis, hâte-toi, Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondemens nos murs vont disparaître,
Ce bras nous eût sauvés si nous avions pu l'être.
Cher Enée ! ah ! du moins dans ses derniers adieux,
Pergame à ton amour recommande ses Dieux ;
Porte au-delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie. »
Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards,
La puissante Vesta qui gardait nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle
Qui veillait dans son temple et brûlait devant elle.

Ce songe mérite toute notre attention, parce que c'est comme un abrégé du génie de Virgile, et où l'on trouve dans un cadre étroit, tous les genres de beautés qui lui sont propres.

Digitized by Google

Observez d'abord le contraste entre cet effroyable songe et l'heure paisible où les dieux l'envoient à Enée. Personne n'a su marquer les temps et les lieux d'une manière plus touchante que le cygne de Mantoue. Ici, c'est un tombeau, là, une aventure attendrissante, qui déterminent la limite d'un pays; une ville nouvelle porte une appellation antique; un ruisseau étranger prend le nom d'un fleuve de la patrie. Quant aux heures, Virgile a presque toujours fait briller la plus douce sur l'événement le plus malheureux. De ce contraste plein de tristesse, résulte cette moralité philosophique; que la nature accomplit ses lois, sans être troublée par les faibles révolutions des hommes.

De-là, nous passons à la peinture de l'ombre d'Hector. Ce fantôme, qui regarde Enée en silence, ces *larges* pleurs, ces pieds *enflés*, sont les petites circonstances que choisit toujours le grand

Digitized by Google

peintre, pour mettre l'objet sous les yeux. Ce cri d'Enée : *quantùm mutatus ab illo !* est le cri d'un héros qui relève la dignité d'Hector, et donne une vue rétroactive de toute cette fameuse histoire de Troie. *Squallentem barbam et concretos sanguine crines.* Voilà tout le spectre. Mais Virgile fait soudain un retour à sa manière. — *Vulnera.... circum plurima muros accepit patrios.* Tout est là-dedans : éloge d'Hector, souvenirs de ses malheurs et de ceux de la patrie, pour laquelle il reçut *tant de blessures.* Ces locutions, *ô lux Dardaniæ ! Spes, ô fidissima Teucrúm*, sont pleines d'une chaleur véritable ; autant elles remuent le cœur, autant elles rendent déchirantes les paroles qui suivent. *Ut te post multa tuorum funera.... adspicimus !* Hélas ! c'est l'histoire de tous ceux qui ont quitté leur patrie ; à leur retour, on peut leur dire comme Enée à Hector : *Faut-il vous revoir après les funérailles de*

de tous vos proches ! Enfin, le silence d'Hector, son pesant soupir, suivi du *fuge, eripe flammis*, font dresser les cheveux sur la tête. Le dernier trait du tableau mêle la double poésie du songe et de la vision ; en emportant, dans ses bras, la statue de Vesta, et le feu sacré, on croit voir le Spectre emporter Troie de la terre.

Il y a de plus dans ce songe, une beauté prise dans la nature même de la chose. Enée se réjouit d'abord de voir Hector qu'il croit vivant ; ensuite il parle des malheurs de Troie, arrivés depuis la *mort* même du héros. L'état où il le revoit ne peut lui rappeler sa destinée ; il demande *d'où lui viennent ces blessures*, et il vous a dit qu'*on l'a vu ainsi, le jour qu'il fut traîné autour d'Ilion.* Telle est l'incohérence des pensées, des sentimens et des images d'un songe.

Il nous est singulièrement agréable de trouver parmi les poëtes chrétiens,

quelque chose qui balance, et qui peut-être surpasse ce songe : poésie, tragique, religion, tout est égal dans l'une et l'autre peinture, et Virgile est encore une fois reproduit dans Racine.

Athalie, sous le portique du temple de Jérusalem, raconte son rêve à Abner et à Mathan.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi :
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange ;

Digitized by Google

Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.

Il serait mal-aisé de décider ici entre Virgile et Racine. Les deux songes sont pris également à la source des différentes religions des deux poëtes : Virgile est plus mélancolique, Racine plus terrible : le dernier eût manqué son but, et aurait mal connu le génie sombre des dogmes hébreux, si, à l'exemple du premier, il eût amené le rêve d'Athalie dans une heure pacifique : comme il va tenir beaucoup, il promet beaucoup par ce vers :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Dans Racine, il y a concordance, et dans Virgile, contraste d'images.

La scène annoncée par l'apparition d'Hector, c'est-à-dire, la nuit fatale d'un grand peuple et la fondation de l'Empire romain, serait bien plus magnifique que la chute d'une seule reine,

Digitized by Google

si Joas, en *rallumant le flambeau de David*, ne nous montrait dans le lointain le Messie et la révolution de toute la terre.

La même perfection se remarque dans les vers des deux poëtes : toutefois la poésie de Racine nous semble plus belle. Quel Hector paraît au premier moment devant Enée, quel il se montre à la fin : mais la pompe, mais *l'éclat emprunté* de Jésabel,

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage, »

suivi tout-à-coup, non d'une forme entière, mais

« . . . . . de lambeaux affreux
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux. »

est une sorte de changement d'état, de péripétie, qui donne au songe de Racine une beauté qui manque à celui de Virgile. Enfin, cette ombre d'une mère qui se baisse vers le lit de sa

Digitized by Google

fille, comme pour s'y cacher, et qui se transforme tout-à-coup en *os et en chairs meurtris*, est une de ces beautés vagues, de ces circonstances terribles de la vraie nature du fantôme.

CHAPITRE XII.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Voyage des Dieux Homériques. Satan, allant à la découverte de la Création.

Nous touchons à la dernière des machines poétiques, c'est-à-dire, aux *voyages* des êtres surnaturels. C'est une des parties du *merveilleux*, dans laquelle Homère s'est montré le plus sublime. Tantôt il raconte que le char du Dieu vole comme la pensée d'un voyageur qui se rappelle, en un instant, tous les lieux qu'il a parcourus; tantôt il dit :

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,

Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissant d'un saut. (1)

Quoi qu'il en soit du génie d'Homère et de la majesté de ses dieux, son *merveilleux* et toute sa grandeur vont encore s'éclipser devant le *merveilleux* du christianisme.

Satan, arrivé aux portes de l'Enfer, que le Péché et la Mort lui ont ouvertes, se prépare à aller à la découverte de la création.

. . . . . Like a furna se mouth. (2)
. . . . . .
. . . . . The sudden view
Of all this world at once.

Les portes de l'enfer s'ouvrent..... vomissant, comme la bouche d'une fournaise, des flocons de fumée et des flammes rouges. Soudain aux regards de Satan, se dévoilent tous

(1) Boileau dans Longin.

(2) Par. Lost. Book II, v. 888-1050; Book III, v. 501-544. Des vers passés çà et là.

Digitized by Google

les secrets de l'antique abyme ; océan sombre et sans bornes, où les temps, les dimensions et les lieux viennent se perdre, où l'ancienne Nuit et le Chaos, aïeux de la nature, maintiennent une éternelle anarchie, au milieu des rugissemens d'une éternelle guerre, et règnent par la confusion. Satan, arrêté sur le seuil de l'enfer, regarde dans le vaste gouffre, berceau et peut-être tombeau de la nature ; il pèse en lui-même les dangers du voyage. Bientôt déployant ses vastes ailes, et repoussant du pied le seuil fatal, il s'élève dans des tourbillons de fumée. Porté sur ce siége nébuleux, long-temps il monte avec audace ; mais la vapeur, graduellement dissipée, l'abandonne au milieu du vide. Surpris, il redouble en vain le mouvement de ses ailes, et comme un poids mort, il tombe.

L'instant où je chante verrait encore sa chute, si l'explosion d'un nuage tumultueux rempli de soufre et de flamme, ne l'eût élancé à des hauteurs égales aux profondeurs où il était descendu. Jeté sur des terres molles et tremblantes, à travers les élémens épais ou subtils.... il marche, il vole, il nage, il rampe. A l'aide de ses bras, de ses pieds, de ses ailes, il franchit les syrtes, les détroits, les montagnes. Enfin, une univer-

Digitized by Google

selle rumeur, des voix et des sons confus viennent avec violence assaillir son oreille. Il alonge aussitôt son vol de ce côté, résolu d'aborder l'Esprit inconnu de l'abyme, qui réside dans ce bruit, et d'apprendre de lui le chemin de la lumière.

Bientôt il apperçoit le trône du Chaos, dont le sombre pavillon s'étend au loin sur le gouffre immense. La Nuit, revêtue d'une robe noire, est assise à ses côtés : fille aînée des Etres, elle est l'épouse du Chaos. Le Hasard, le Tumulte, la Confusion, la Discorde aux mille bouches, sont les ministres de ces divinités ténébreuses. Satan paraît devant eux sans crainte.

« Esprits de l'Abyme, leur dit-il, Chaos, et vous antique Nuit, je ne viens point pour épier les secrets de vos royaumes.... Apprenez-moi le chemin de la lumière, etc. »

Le vieux Chaos répond en mugissant : « Je te connais, ô étranger !.. . Un monde nouveau pend au-dessus de mon empire, du côté où tes légions tombèrent. Vole, et hâte-toi d'accomplir tes desseins. Ravages, dépouilles, ruines, vous êtes les espérances du Chaos ! »

Il dit : Satan plein de joie..... s'élève avec une nouvelle vigueur ; il perce comme une pyramide de feu, l'atmosphère ténébreuse.... Enfin l'influence sacrée de la lumière com-

Digitized by Google

mence à se faire sentir. Parti des murailles du ciel, un rayon pousse au loin, dans le sein des ombres, une douteuse et tremblante aurore : ici la nature commence, et le Chaos se retire. Guidé par ces mobiles blancheurs, Satan, comme un vaisseau long-temps battu de la tempête, reconnaît le port avec joie, et glisse plus doucement sur les vagues calmées. A mesure qu'il avance vers le jour, l'empyrée avec ses tours d'opales et ses portes de vivans saphirs, se découvre à sa vue.

Enfin, il apperçoit au loin une haute structure, dont les marches magnifiques s'élèvent jusqu'aux remparts du ciel..... Perpendiculairement au pied des degrés mystiques, s'ouvre un passage vers la terre..... Satan s'élance sur la dernière marche, et plongeant tout-à-coup ses regards dans les profondeurs au-dessous de lui, il découvre, avec un immense étonnement, tout l'univers à-la-fois.

Pour tout homme impartial, une religion qui a fourni un tel *merveilleux*, et qui de plus a donné l'idée des amours d'Adam et d'Eve, n'est pas une religion *anti-poétique*. Qu'est-ce que Junon allant aux *bornes* de la

terre en *Ethiopie*, auprès de Satan remontant du fond du chaos jusqu'aux frontières de la nature ? Il y a même dans l'original un effet singulier que nous n'avons pu rendre, et qui tient, pour ainsi dire, au défaut général du morceau : les longueurs que nous avons retranchées, semblent alonger la course du prince des Ténèbres, et donner au lecteur un sentiment vague de cet infini au travers duquel il a passé.

CHAPITRE XIII.

L'Enfer Chrétien.

Entre plusieurs différences qui distinguent l'Enfer chrétien du Tartare antique, une sur-tout est très-remarquable : ce sont les tourmens qu'éprouvent eux-mêmes les démons. Pluton, les Juges, les Parques et les Furies ne souffraient point avec les coupables. Les douleurs de nos puissances

infernales sont donc un *moyen de plus* pour l'imagination, et conséquemment un *avantage poétique* que notre enfer a sur l'enfer des anciens.

Dans les champs Cimmériens de l'Odyssée, le vague des lieux, les ténèbres, l'incohérence des objets, la fosse où les ombres viennent boire le sang, donnent au tableau quelque chose de formidable, et qui peut-être ressemble plus à l'enfer chrétien, que le Ténare de Virgile. Dans celui-ci, l'on remarque les progrès des dogmes philosophiques de la Grèce. Les Parques, le Cocyte, le Styx se retrouvent avec tous leurs détails dans les ouvrages de Platon. Là commence une distribution de châtimens et de récompenses inconnue à Homère. Nous avons déjà fait remarquer (1) que le malheur, l'indigence et la faiblesse

(1) Première partie, sixième livre.

Digitized by Google

étaient, après le trépas, relégués, par les païens, dans un monde aussi pénible que celui-ci. O religion de Jesus-Christ, vous n'avez point ainsi sevré nos ames! Nous savons qu'au sortir de ce monde de tribulations, nous autres misérables, nous trouverons un lieu de repos; et si nous avons eu soif de la justice dans le temps, nous en serons rassasiés dans l'éternité. *Sitiunt justitiam..... ipsi saturabuntur.* (1)

Si la philosophie est satisfaite, il ne nous sera pas très-difficile peut-être de convaincre les Muses. A la vérité, nous n'avons point d'Enfer chrétien traité d'une manière irréprochable. Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton ne sont parfaits dans la peinture des lieux de douleur. Cependant quelques mor-

(1) L'injustice des dogmes infernaux était si manifeste chez les anciens, que Virgile même n'a pu s'empêcher de la remarquer.

. . . . . *Sortemque animo miseratus iniquam.*

ceaux

ceaux excellens échappés à ces grands maîtres, prouvent que si toutes les parties du tableau avaient été retouchées avec le même soin, nous posséderions des enfers aussi poétiques que ceux d'Homère et de Virgile.

CHAPITRE XIV.

PARALLÈLE DE L'ENFER ET DU TARTARE.

Entrée de l'Averne. Porte de l'Enfer du Dante. Didon. Françoise d'Arimino. Tourmens des coupables.

L'ENTRÉE de l'Averne, dans le sixième livre de l'Enéide, offre des vers d'un travail admirable.

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram,
Perque domos ditis vacuas et inania regna.
. . . . . .
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, et turpis egestas,
Terribiles visu formæ; letumque laborque,
Tum consanguineus leti sopor, et mala mentis
Gaudia.

Digitized by Google

Il suffit de savoir lire le latin, pour être frappé de l'harmonie lugubre de ces vers. Vous entendez d'abord mugir la caverne où marchent la Sibylle et Enée : *Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram;* puis tout-à-coup vous entrez dans des *espaces déserts*, dans les *royaumes du vide ; perque domos ditis vacuas et inania regna.* Viennent ensuite des syllabes sourdes et pesantes, qui rendent admirablement les pénibles soupirs des enfers. *Tristisque senectus, et metus — letumque laborque ;* consonnances qui prouvent, au reste, que les anciens n'ignoraient pas l'espèce de beauté attachée pour nous à la rime. Les Latins, ainsi que les Grecs, employaient la répétition des sons dans les peintures pastorales, et dans les harmonies sombres.

Le Dante, comme Enée, erre d'abord dans une forêt sauvage, qui cache l'entrée de son enfer; rien n'est plus effrayant que cette solitude. Bien-

Digitized by Google

tôt il arrive à la porte, où se lit la fameuse inscription :

Per me si và, nella città dolente :
Per me si và, nell' eterno dolore :
Per me si và, tra la perduta gente.
. . . . . .
Lassat' ogni speranza, voi ch' entrate.

Voilà précisément la même sorte de beautés que dans le poëte latin. Toute oreille sera frappée de la cadence monotone de ces rimes redoublées, où semble retentir et expirer cet éternel cri de douleur, qui remonte du fond de l'abyme. Dans les trois *per me si và*, on croit entendre le *glas* de l'agonie du chrétien. Le *lassat' ogni speranza* est comparable au plus grand trait de l'Enfer de Virgile.

Milton, à l'exemple du poëte de Mantoue, a placé la mort à l'entrée de son enfer, (*Letum.*) Et le péché, qui n'est que le *mala mentis gaudia*, *les joies coupables du cœur.* Il décrit ainsi la première.

. . . . . *The other shape*, etc.

« L'autre forme (si on peut appeler de ce nom ce qui n'avait point de formes), se tenait debout à la porte. Elle était sombre comme la nuit, hagarde comme dix furies; sa main brandissait un dard affreux, et sur cette partie qui semblait sa tête, elle portait l'apparence d'une couronne. »

Jamais fantôme n'a été représenté d'une manière plus vague et plus terrible. L'origine de la Mort, racontée par le Péché; la manière dont les échos de l'Enfer répètent le nom redoutable, lorsqu'il est prononcé pour la première fois; tout cela est une sorte de noir sublime, inconnu de l'antiquité. (1)

---

(1) M. Harris, dans son Hermès, a remarqué que le genre masculin, attribué à la Mort par Milton, forme ici une grande beauté. S'il avait dit *shook her dart*, au lieu de *shook his dart*, une partie du sublime disparaissait. La mort est aussi du genre mas-

Digitized by Google

En avançant dans les enfers, nous suivrons Enée au champ des larmes,

---

culin en grec, ἀναλος. Racine même l'a fait de ce genre dans notre langue,

« La mort est le *seul Dieu* que j'osais implorer. »

Que penser maintenant de la critique de M. de Voltaire, qui n'a pas su, ou qui a feint d'ignorer, que la mort, *death* en anglais, pouvait être à volonté du genre masculin, féminin ou neutre ? car on lui peut appliquer également les trois pronoms *her*, *his* et *its*. M. de Voltaire n'est pas plus heureux sur le mot *sin*, *péché*, dont le genre féminin le scandalise. Pourquoi ne se fâchait-il pas aussi contre ces vaisseaux, *ships*, *man of War*, qui sont (ainsi qu'en latin et en vieux français) si bizarrement du genre féminin ? En général, tout ce qui a *étendue*, *capacité* (c'est la remarque de M. Hermès); tout ce qui est de nature à contenir, se met en anglais au féminin, et cela par une logique fort simple, et même fort touchante, car elle découle de la *maternité*; tout ce qui implique *faiblesse* ou *séduction* suit la même loi. De-là Milton a pu et dû, en personnifiant le péché, le faire du genre féminin.

lugentes campi. Il y rencontre la malheureuse Didon ; il l'apperçoit dans les ombres d'une forêt, *comme on voit, ou comme on croit voir la lune nouvelle se lever à travers les nuages.*

Qualem primo qui surgere mense
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

Tout ce morceau est d'un goût exquis ; mais le Dante est peut-être aussi touchant dans la peinture des *campagnes des pleurs.* Virgile a placé les amans au milieu des bois de myrte et des allées solitaires ; le Dante a jeté les siens dans un air vague et parmi les tempêtes qui les entraînent éternellement : l'un a donné pour punition à l'amour ses propres rêveries, l'autre en a cherché le supplice dans l'image des désordres que cette passion fait naître. Le Dante arrête un couple malheureux au milieu d'un tourbillon ; Françoise d'Arimino, interrogée par le poëte, lui raconte ses malheurs et son amour.

Digitized by Google

Noi leggevamo, etc. . . . . .
. . . . . .

« Nous lisions un jour, dans un doux loisir, comment l'amour vainquit Lancelot. J'étais seule avec mon amant, et nous étions sans défiance : plus d'une fois nos visages pâlirent, et nos yeux troublés se rencontrèrent; mais un seul instant nous perdit tous deux. Lorsqu'enfin l'heureux Lancelot cueille le baiser désiré, alors celui qui ne me sera plus ravi, colla sur ma bouche ses lèvres tremblantes; et nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour. » (1)

Quelle simplicité admirable dans le récit de Françoise, et quelle délicatesse dans le trait qui le termine! Vir-

(1) Nous empruntons la traduction de M. de Rivarol. Si toutefois nous osions proposer nos doutes, peut-être que ce tour élégant, *nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour*, ne rend pas tout-à-fait la naïveté de ce vers :

Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Digitized by Google

gile n'est pas plus chaste dans le quatrième livre de l'Enéide, lorsque Junon donne le signal, *dant signum*. C'est encore au christianisme que ce morceau doit une partie de son pathétique; Françoise est punie pour n'avoir pas su résister à son amour, et pour avoir trompé la foi conjugale : la justice éternelle de la religion contraste avec la pitié que l'on ressent pour une faible femme.

Non loin du champ des larmes, Enée voit le champ des guerriers ; il y rencontre *Déiphobe* cruellement mutilé. Tout intéressante qu'est son histoire, le seul nom d'Ugolin rappelle un morceau fort supérieur. On conçoit que M. de Voltaire n'ait vu dans les feux d'un enfer chrétien, que des objets burlesques; mais on le demande aux poëtes, qui ne sont pas tout-à-fait convaincus par son autorité, s'il ne vaut pas autant y trouver le comte Ugolin, et matière à des vers aussi tragiques que ceux de l'OEdipe.

Digitized by Google

Lorsque nous passons de tous ces détails à une vue générale de l'*Enfer* et du *Tartare*, nous voyons dans celui-ci les Titans foudroyés, Ixion menacé de la chute d'un rocher, les Danaïdes avec leur tonneau, Tantale trompé par les ondes, etc.

Soit que l'on commence à s'accoutumer à l'idée de ces tourmens; soit qu'ils n'aient rien en eux-mêmes qui produise le terrible, parce qu'ils se mesurent sur des fatigues connues dans la vie; il est certain qu'ils font peu d'impression sur l'esprit. Mais voulez-vous être remué; voulez-vous savoir jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre; voulez-vous connaître la poésie des tortures et les hymnes de la chair et du sang? descendez dans l'enfer du Dante. Ici, des ombres sont ballottées par les tourbillons d'une tempête; là, des sépulcres embrasés renferment les fauteurs de l'hérésie. Les tyrans sont plongés dans un fleuve de

Digitized by Google

sang tiède ; les suicides, qui ont dédaigné la noble nature de l'homme, ont rétrogradé vers la plante, ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des rameaux. Ces ames ne reprendront point leurs corps au jour de la résurrection; elles le traîneront dans l'affreuse forêt, pour le suspendre aux branches des arbres, auxquelles elles sont attachées.

Et qu'on ne dise pas qu'un auteur grec ou romain eût pu faire un Tartare aussi formidable que l'enfer du Dante. D'abord cette remarque, fût-elle vraie, ne conclurait rien contre les moyens poétiques de la religion chrétienne ; mais il suffit d'avoir quelque connaissance du génie antique, pour convenir que le ton sombre de l'enfer du Dante, ne se trouve point dans la théologie païenne, et qu'il appartient aux dogmes menaçans de notre Foi.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

DU PURGATOIRE.

ON avouera du moins que le *Purgatoire* offre aux poëtes chrétiens un genre de *merveilleux* inconnu de l'antiquité (1), (*). Il n'y a peut-être rien de plus favorable aux Muses, que ce lieu de purification, placé sur les confins de la douleur et de la joie, où viennent se réunir les sentimens confus du bonheur et de l'infortune. La gradation des souffrances en raison des fautes passées; ces ames, plus ou moins heureuses, plus ou moins bril-

(1) On trouve quelque trace de ce dogme dans Platon et dans la doctrine de Zénon. (*Vid.* Diog. Laert.) Les poëtes paraissent aussi en avoir eu quelqu'idée. (*Æneid.* lib. VI.) Mais tout cela est vague, sans suite et sans but.

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

Digitized by Google

lantes, selon qu'elles approchent plus ou moins de la double éternité des plaisirs ou des peines, pourraient fournir des accords touchans à la lyre. Le Purgatoire surpasse en poésie le Ciel et l'Enfer, en ce qu'il présente un avenir qui manque aux deux premiers.

Dans l'Elysée antique, le fleuve du Léthé n'avait point été inventé sans beaucoup de grace; mais toutefois on ne saurait dire que les ombres qui renaissaient à la vie sur ses bords, présentassent la même progression poétique vers le bonheur que les ames du *Purgatoire*. Quitter les campagnes des Mânes heureux pour revenir dans ce monde, c'était passer d'un état parfait à un état qui l'était moins; c'était rentrer dans le cercle, renaître, pour mourir, voir ce qu'on avait vu. Toute chose dont l'esprit peut mesurer l'étendue, est petite : le cercle, qui chez les anciens exprimait l'éternité, pouvait être une image grande et vraie; cependant

cependant il nous semble qu'elle tue l'imagination, en la forçant de tourner dans ce cerceau redoutable. La ligne droite prolongée sans fin, serait peut-être plus belle, parce qu'elle jetterait la pensée dans un vague effrayant, et ferait marcher de front trois choses qui paraissent s'exclure, l'espérance, la mobilité et l'éternité.

Deux ressorts admirables produiraient ensuite dans le *Purgatoire* tous les charmes du sentiment : le premier est le rapport à établir entre le châtiment et l'offense. Que de peines ingénieuses réservées à une mère trop tendre, à une fille trop crédule, à un jeune homme trop ardent ! Et certes, puisque les vents, les feux, les glaces prêtent leurs violences aux tourmens de l'Enfer, pourquoi ne trouverait-on pas des souffrances plus douces dans les chants du rossignol, dans les parfums des fleurs, dans le bruit des fontaines, ou dans les affections purement

morales? Homère et Ossian ont chanté les *plaisirs de la douleur* : κρυερου τε παρπωμεσθα γοιιιν, *the joy of grief.*

Le second moyen poétique attaché à la nature du *Purgatoire*, naît de ce dogme qui nous apprend que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des ames. O admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé! entre la mère et la fille! entre l'époux et l'épouse! entre la vie et la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres. Poëtes chrétiens, les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au-delà du tombeau; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en ré-

compensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines! C'est une bien belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une ame délivrée, une place éternelle à la table du Seigneur.

CHAPITRE XVI.

LE PARADIS.

LE trait qui distingue essentiellement le *Paradis* de l'*Elysée*, c'est que dans le premier, les ames saintes habitent le Ciel avec Dieu et les Anges, et que dans le dernier, les ombres heureuses sont séparées de l'Olympe. Le système philosophique de Platon et de Pythagore, qui divise l'ame en deux essences, *le char subtil* qui s'envole au-dessous de la lune, et l'*esprit* qui remonte vers la divinité; ce système,

Digitized by Google

disons-nous, n'est pas de notre compétence, et nous ne parlons que de la théologie poétique.

Nous avons fait voir dans plusieurs endroits de cet ouvrage, la différence qui existe entre la félicité des Elus et celle des Mânes de l'Elysée. Autre est de danser et de faire des festins ; autre de connaître la nature des choses, de lire dans l'avenir, de voir les révolutions des globes; enfin, d'être comme associé à l'omni-science, sinon à la toute-puissance de Dieu. Il est pourtant bien extraordinaire qu'avec tant d'avantages, les poëtes chrétiens aient tous échoué dans la peinture du Ciel. Les uns ont péché par timidité comme le Tasse et Milton ; les autres par fatigue comme le Dante, par philosophie comme M. de Voltaire, ou par abondance comme M. Klopstock (1).

(1) C'est une chose assez bizarre, que Chapelain, qui a créé des chœurs de martyrs, de

Il y a donc un écueil caché dans ce sujet ; voici quelles sont nos conjectures à cet égard.

Il est de la nature de l'homme de ne sympathiser qu'avec les choses qui ont des rapports avec lui, et qui le saisissent par un certain côté, tel, par exemple, que le malheur. Le ciel, où règne une félicité sans bornes, est trop au-dessus de la condition humaine, pour que l'ame en soit touchée ; on ne s'intéresse guère à des êtres parfaitement heureux. C'est pourquoi les poëtes ont toujours mieux réussi dans la description des enfers ; du moins l'humanité est ici, et les tourmens des coupables nous rappellent les chagrins de notre vie ; nous nous attendrissons sur les infortunes des autres, comme les esclaves d'Achille, qui, en répandant beaucoup de larmes sur la mort

---

vierges et d'apôtres, ait seul placé le paradis chrétien dans son véritable jour.

de Patrocle, pleuraient secrétement leurs propres malheurs.

Pour éviter la froideur qui résulte de l'éternelle et toujours semblable félicité des justes, on pourrait essayer d'établir dans le ciel une espérance, une attente quelconque de plus de bonheur ou d'une grande époque inconnue dans la révolution des êtres; on pourrait rappeler davantage les choses humaines, soit en en tirant des comparaisons, soit en donnant des affections, et même des passions aux élus : l'Ecriture nous parle des *espérances* et des saintes *tristesses du ciel.* Pourquoi donc n'y aurait-il pas dans le paradis, des pleurs tels que les saints peuvent en répandre (1)? Par

(1) Milton a saisi cette idée, lorsqu'il représente les anges consternés à la nouvelle de la chute de l'homme, et Fénélon donne le même mouvement de pitié aux ombres heureuses.

Digitized by Google

ces divers moyens, on ferait naître des harmonies entre notre faible nature, et une constitution plus sublime, entre nos fins rapides et les choses éternelles : nous serions moins portés à regarder comme une belle fiction, un bonheur qui, semblable au nôtre, serait mêlé de changement et de larmes.

D'après toutes ces considérations sur l'usage du *merveilleux* chrétien dans la poésie, on peut du moins douter que le *merveilleux* du paganisme ait sur le premier un avantage aussi grand qu'on l'a généralement supposé. On oppose toujours le barbare Milton, avec tous ses défauts, à Homère avec toutes ses beautés : mais supposons que le chantre d'*Eden* fût né en France, sous le siècle de Louis XIV, et qu'à la grandeur naturelle de son génie, il eût joint le goût de Racine et de Boileau; nous demandons quel fût devenu alors le *Paradis perdu*, et si le *merveilleux* de ce poëme n'eût pas égalé

Digitized by Google

celui de l'Iliade et de l'Odyssée ? Si nous jugions la mythologie d'après la Pharsale, ou même d'après l'Enéide, en aurions-nous la brillante idée que nous en a laissée le père des graces, l'inventeur de la ceinture de Vénus ? Quand nous aurons, sur un sujet chrétien, un ouvrage aussi parfait dans son genre que les ouvrages d'Homère, nous pourrons nous décider en faveur du *merveilleux* de la fable, ou du *merveilleux* de notre religion ; jusqu'alors il sera permis de douter de la vérité de ce précepte de Boileau :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

Au reste, nous pouvions nous dispenser de faire lutter le christianisme avec la mythologie, sous le seul rapport du *merveilleux*. Si nous sommes entrés dans cette étude, ce n'est que par surabondance de moyens, et pour montrer toutes les ressources de notre

cause. Nous pouvions trancher la question d'une manière simple et péremptoire : car, fût-il certain, comme il est douteux, que le christianisme ne pût fournir un *merveilleux* aussi riche que celui de la fable, encore est-il vrai qu'il a une certaine poésie de l'ame, une sorte d'imagination du cœur, dont on ne trouve aucune trace dans la mythologie, et les beautés touchantes qui émanent de cette source, feraient seules une ample compensation pour les ingénieux mensonges de l'antiquité. Tout est machine et ressort, tout est extérieur, tout est fait pour les yeux dans les tableaux du paganisme ; tout est sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'ame dans les peintures de la religion chrétienne. Quel charme de méditation ! quelle profondeur de rêverie ! Il y a plus d'enchantement dans une de ces larmes divines que le christianisme fait répandre

au fidelle, que dans toutes les riantes erreurs de la mythologie. Avec une *Notre-Dame des Douleurs*, une *Mère de Pitié*, quelque saint obscur, patron de l'aveugle, de l'orphelin, du misérable, un auteur peut écrire une page plus attendrissante, qu'avec tous les dieux du Panthéon. C'est bien là aussi de la *poésie!* c'est bien là du *merveilleux!* Mais voulez-vous du *merveilleux* plus sublime? contemplez la vie et les douleurs du Christ, et souvenez-vous que votre *Dieu* s'est appelé le *fils de l'homme!* Oui, nous osons le prédire : un temps viendra que l'on sera tout étonné d'avoir pu méconnaître les beautés admirables qui existent dans les seuls noms, dans les seules expressions du christianisme; et l'on aura de la peine à comprendre comment on a pu se moquer de cette religion céleste, de la raison et du malheur.

Digitized by Google

Ici finissent les relations directes du christianisme et des muses, puisque nous avons achevé de l'envisager *poétiquement* dans ses rapports avec les *hommes*, et dans ses rapports avec les *êtres surnaturels*. Nous couronnerons ce que nous avons dit sur ce sujet, par une vue générale de l'Ecriture : c'est la source où Milton, le Dante, le Tasse et Racine ont puisé une partie de leurs merveilles, comme les poëtes de l'antiquité ont emprunté leurs grands traits d'Homère.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ecriture et de son excellence.

C'est un corps d'ouvrage bien singulier, que celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse; qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne dirait-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde, et cette innocence

nocence des hommes primitifs, qu'il nous peint ; et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés civilisées et cette fin du monde, qu'il nous représente ?

Les productions les plus étrangères à nos mœurs, les livres sacrés des nations infidelles, le Zend-Avesta des Parsis, le Veidame des Brames, le Coran des Turcs, les Edda des Scandinaves, les maximes de Confucius, les poëmes Sanscrit ; tous ces ouvrages ne nous surprennent point : nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines ; ils ont tous quelque chose de commun entre eux, et dans le ton et dans la pensée. La Bible seule ne ressemble à rien : c'est un monument détaché de tous les autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Caffre, à un sauvage Américain ; mettez-la entre les mains d'un bonze ou d'un derviche ; ils en seront égale-

ment étonnés. Fait qui tient du miracle! Vingt auteurs, vivant à des époques très-éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints, et quoiqu'ils aient écrit en vingt styles divers, ces styles, toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau-Testament, si différent de l'Ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

Mais ce n'est pas la seule chose extraordinaire, que les hommes s'accordent à trouver dans l'Ecriture : ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible, croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose en cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits; tous, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent, et que les autres dédaignent. Il n'y a pas une position dans la vie, pour laquelle on ne puisse

Digitized by Google

rencontrer, dans la Bible, un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événemens possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences, dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Ecriture :

L'origine du monde et l'annonce de sa fin.

La base de toutes les sciences humaines.

Tous les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille, jusqu'au despotisme inclusivement ; depuis l'âge pastoral, jusqu'au siècle de corruption.

Tous les préceptes moraux, applicables à tous les rangs et à tous les accidens de la vie.

Enfin, toutes les sortes de styles connus; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont

Digitized by Google

toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'il y a trois Styles principaux dans l'Ecriture.

ENTRE ces styles divins, trois surtout se font remarquer.

1.° Le style historique, tel que celui de la Genèse, du Deutéronome, de Job, etc.

2.° La poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les pseaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux, etc.

3.° Le style évangélique.

Le premier de ces trois styles, avec un charme plus grand qu'il ne se peut dire, tantôt imite la narration de l'Epopée, comme dans l'aventure de Joseph, tantôt fait entendre de lyriques accords; comme après le passage de la mer Rouge : ici soupire les élégies

Digitized by Google

du saint Arabe ; là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques. Ce peuple élu, dont tous les pas sont marqués par des phénomènes ; ce peuple pour qui le soleil s'arrête, le rocher verse des eaux, le ciel prodigue la manne ; ce peuple ne pouvait avoir des fastes ordinaires. Toutes les formes connues changent à son égard : ses révolutions sont tour-à-tour racontées avec la trompette, la lyre et le chalumeau, et le style de son histoire est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage de la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir.

Pour peu qu'on ait en soi un certain penchant vers le beau, on est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'y a-t-il de comparable à l'ouverture de la Genèse? Cette simplicité du langage, qui marche en raison inverse de la magnificence des objets, nous semble le dernier effort du génie.

Digitized by Google

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi ; et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : fiat lux. Et facta est lux. Et vidit Deus lucem quod esset bona : et divisit lucem à tenebris.

On ne montre pas comment un pareil style est beau ; et si quelqu'un le critiquait, on ne pourrait lui répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines ; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante : c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu.

Digitized by Google

Quand on songe que Moïse est le plus ancien historien du monde ; quand on remarque qu'il n'a mêlé aucune fable à ses récits ; quand on le considère comme le libérateur d'un grand peuple, comme l'auteur d'une des plus belles législations connues, et comme l'écrivain le plus sublime qui ait jamais existé ; lorsqu'on le voit flotter dans son berceau sur le Nil, se cacher ensuite dans les déserts pendant plusieurs années, puis revenir pour entr'ouvrir la mer, faire couler les sources du rocher, s'entretenir avec Dieu dans la nue, et disparaître enfin sur le sommet d'une montagne ; on entre dans un grand étonnement. Mais lorsque sous les rapports chrétiens, on vient à penser que l'histoire des Israélites est non-seulement l'histoire réelle des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes ; que chaque fait est double, et contient en lui-même une *vérité historique* et un

mystère ; que le peuple Juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant, dans ses aventures, tout ce qui est arrivé, et tout ce qui doit arriver dans l'univers; que Jérusalem doit être toujours prise pour une autre cité, Sion pour une autre montagne, la terre promise pour une autre terre, et la vocation d'Abraham pour une autre vocation; lorsqu'on fait réflexion que l'homme *moral* est aussi caché sous l'homme *physique* dans cette histoire ; que la chute d'Adam, le sang d'Abel, la nudité violée de Noé, et la malédiction de ce père sur un fils, se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les mers de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, et dans les races maudites descendues de Cham, qui habitent une des plus belles parties de la terre (1) ; enfin, quand

(1) Les Nègres.

Digitized by Google

on voit le fils promis à David, venir à point nommé, rétablir la vraie morale et la vraie religion, réunir tous les peuples, substituer le sacrifice de l'homme intérieur aux holocaustes sanglans; alors on manque de paroles, ou l'on est prêt à s'écrier avec le prophète: « Dieu est notre roi avant tous les temps. » *Deus autem rex noster antè sæcula.*

C'est dans Job que le style historique de la Bible se change, comme nous l'avons dit, en élégie. Plusieurs Hébraïsans croient ce livre écrit par Moïse; c'est en effet la même simplicité, le même sublime que dans la Genèse, et la même prédilection pour certains verbes et certains tours. Job est le véritable type de la mélancolie: on trouve dans les ouvrages des hommes des traces de ce sentiment, et en général tous les grands génies sont mélancoliques; mais aucun n'a poussé la tristesse de l'ame au degré où elle a

Digitized by Google

été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Ce serait en vain qu'on chercherait à rendre compte des larmes de Job, en disant qu'elles lui furent données par les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, et toutes ces images vastes, calmes et tristes de la nature du midi; en vain on aurait recours au caractère grave des Orientaux: tout cela ne suffirait pas. Il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si malheureux qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son ame. Job est la figure de l'*humanité souffrante*, et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes, pour exprimer tous les maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Ecriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourrait croire que les élégies de Job se préparaient

aussi pour les jours de deuil de l'Eglise de Jesus-Christ : Dieu faisait composer, par ses prophètes, des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu! » (1)

Étrange manière de gémir! Il n'y a que l'Ecriture qui ait jamais parlé ainsi.

« Je dormirais dans le silence, et je reposerais dans mon sommeil. » (2)

---

(1) Job, cap. 3, v. 3. Nous nous servons de la traduction de Sacy, à cause des personnes qui y sont accoutumées ; cependant nous nous en éloignerons quelquefois, lorsque l'Hébreu, les Septante ou la Vulgate même donneront un sens plus fort et plus beau.

(2) Job, cap. 3, v. 13.

Digitized by Google

Cette expression, *je reposerais dans* MON *sommeil*, est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparaît. Bossuet a dit : *Dormez* VOTRE *sommeil*, *riches de la terre*, *et demeurez dans* VOTRE *poussière*. (1)

« Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ! » (2)

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

« L'homme né de la femme vit très-peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. »

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celle de sa mère. Le style le plus

(1) Orais. fun. du chanc. Le Tel.
(2) Job, cap. 3, v. 20.

recherché

recherché ne peindrait pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots: « Il vit *peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* de misères. »

Au reste, tout le monde connaît ce fameux passage où Dieu daigne justifier sa puissance devant Job, en confondant la raison de l'homme; c'est pourquoi nous n'en parlons point ici.

Le troisième caractère sous lequel il nous resterait à envisager le style *historique* de la Bible, est le caractère bucolique; mais nous aurons occasion d'en parler avec quelqu'étendue dans les deux chapitres suivans.

Quant au second style général des saintes lettres, à savoir la *poésie sacrée*, une foule d'excellens critiques s'étant exercés sur ce sujet, il serait superflu de nous y arrêter. Et qui ne connaît les chœurs d'Esther et d'Athalie? qui n'a lu les odes de Rousseau et de Malherbe? Le traité du docteur Loth est entre les mains de tous les littérateurs,

et M. de la Harpe a donné en prose une excellente traduction du psalmiste.

Enfin, le troisième et dernier style des livres saints, est celui du *Nouveau-Testament*. C'est là que la sublimité des prophètes se change en une tendresse non moins sublime; c'est là que parle l'Amour; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction! quelle simplicité! La religion du Fils de Marie est comme l'essence de toutes les religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles. On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique: c'est un ton d'autorité de père, mêlé à je ne sais quelle indulgence fraternelle, à je ne sais quelle commisération d'un Dieu, qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

Au reste, plus on lit les Epîtres des Apôtres, et sur-tout celles de saint Paul, plus on est étonné: on ne sait quel est cet homme qui, dans une es-

pèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur humain, explique la nature du souverain Etre, et prédit l'avenir. (*)

CHAPITRE III.

PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE.

Termes de comparaison.

ON a tant écrit sur la Bible, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être aujourd'hui d'en faire sentir les beautés, c'est de la rapprocher des poëmes d'Homère. Consacrés par les siècles, ces poëmes ont reçu du temps une espèce de sainteté qui justifie le parallèle et écarte toute idée de profanation. Si Jacob et Nestor ne sont pas de la même famille, ils sont

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

du moins l'un et l'autre des premiers jours du monde, et l'on sent qu'il n'y a qu'un pas des palais de Pilos aux tentes d'Ismaël.

Comment la Bible est plus belle qu'Homère; quelles sont les ressemblances et les différences qui existent entre elle et les ouvrages de ce poëte: voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans ces chapitres. Considérons ces deux grands monumens qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du temple du Génie, et en forment le simple péristile.

Et d'abord, c'est une chose assez curieuse de voir lutter de front les deux langues les plus anciennes du monde; langues dans lesquelles Moïse et Lycurgue ont publié leurs lois, et Pindare et David chanté leurs hymnes. L'hébreu, concis, énergique, presque sans inflexion dans ses verbes, exprimant vingt nuances de la pensée, par

Digitized by Google

la seule apposition d'une lettre, annonce l'idiome d'un peuple qui, par une alliance remarquable, unit à la simplicité primitive une connaissance profonde des hommes.

Le grec, vraisemblablement formé de l'hébreu, (comme on peut le soupçonner par ses racines et son ancien alphabet,) montre dans ses conjugaisons perplexes, dans ses inflexions sans fin, dans sa diffuse éloquence, une nation d'un génie imitatif et sociable; une nation gracieuse et vaine, mélodieuse et prodigue de paroles.

L'hébreu veut-il composer un verbe? Il n'a besoin que de connaître les trois lettres radicales, qui forment au singulier la troisième personne du prétérit. Il a à l'instant même tous les temps et tous les modes, en ajoutant quelques lettres *serviles*, avant, après, ou entre les trois lettres radicales.

Bien plus embarrassée est la marche du grec. Il faut considérer la *caracté-*

ristique, la *terminaison*, l'*augment*, et la *pénultième* de certaines *personnes* des *temps* des verbes ; choses d'autant plus difficiles à connaître, que la *caractéristique* se perd, se transpose ou se charge d'une lettre inconnue, selon la lettre même devant laquelle elle se trouve placée.

Ces deux conjugaisons hébraïque et grecque, l'une si simple et si courte, l'autre si composée et si longue, semblent porter l'empreinte de l'esprit et des mœurs des peuples qui les ont formées : la première retrace la concision du Patriarche qui va seul visiter son voisin au puits du palmier ; la seconde rappelle la prolixité du Pélasge qui se présente à la porte de son hôte.

Si vous prenez au hasard quelque substantif grec ou hébreu, vous découvrirez encore mieux le génie des deux langues. *Nesher*, en hébreu, signifie un *aigle ;* il vient du verbe *shur*, *contempler*, parce que l'aigle fixe le soleil.

Digitized by Google

Aigle en grec se rend par *ἀετὸς*, *vol rapide.*

Israël a été frappé de ce que l'aigle a de plus sublime : il l'a vu immobile sur le rocher de la montagne, regardant l'astre du jour à son réveil.

Athènes n'a apperçu que le vol de l'aigle, sa fuite impétueuse, et tout ce mouvement qui convenait au propre mouvement de ses pensées. Telles sont précisément ces images de *soleil*, de *feux*, de *montagnes*, si souvent employées dans la Bible, et ces peintures de *bruits*, de *courses*, de *passages*, si multipliées dans Homère. (1)

---

(1) *Aetos*, paraît tenir à l'hébreu AIT, s'élancer avec fureur, à moins qu'on ne le dérive d'ATE, devin, ATH, prodige; on retrouverait ainsi l'art de la divination dans une étymologie. L'*aquila* des latins vient manifestement de l'hébreu *aouik*, *animal à serres*. L'*a* n'est qu'une terminaison latine; *u* se doit prononcer *ou*. Quant à la transposition du *k* et son changement en *q*, c'est peu de chose.

Digitized by Google

Nos termes de comparaison seront:
La simplicité;
L'antiquité des mœurs;
La narration;
La description;
Les comparaisons, ou les images;
Le sublime.
Examinons le premier terme.

1.° *Simplicité.*

La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave; la simplicité d'Homère plus longue et plus riante.

La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles.

La seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent dans les mêmes phrases ce qu'elle vient déjà de dire.

La simplicité de l'Ecriture est celle d'un antique prêtre, qui, plein de toutes les sciences divines et humaines, dicte du fond du sanctuaire les oracles précis de la sagesse.

Digitized by Google

La simplicité du poëte de Chio est celle d'un vieux voyageur, qui raconte au foyer de son hôte, tout ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

2.° *Antiquité des mœurs.*

Les fils des pasteurs d'Orient gardent les troupeaux comme les fils des rois d'Ilion. Mais si Pâris retourne à Troie, c'est pour habiter un palais, parmi des esclaves et des voluptés.

Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, voilà tout ce qui attend les enfans de Jacob chez leur père.

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère? des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, on le conduit dans la salle du festin, on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'i-

Digitized by Google

voire, que rehausse un beau marche-pied. Des esclaves mêlent le vin et l'eau dans les coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille : le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant, on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie l'*étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présens, si mince qu'ait paru d'abord son équipage; car on suppose, ou que c'est un Dieu qui vient ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou bien un homme malheureux, et par conséquent le favori de Jupiter.

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe autrement. Le patriarche sort pour aller lui-même au-devant de son hôte, il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les cha-

Digitized by Google

meaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur :* il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point ; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Ce simple autel doit dire aux siècles futurs, que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie, et qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

Remarquez que l'hôte inconnu est un *étranger* chez Homère, et un *voyageur* dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel.

Digitized by Google

Chez Homère, toutes les œuvres civiles se font avec fracas et parade : un juge, assis au milieu de la place publique, prononce à haute voix ses sentences; Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices ou harangue les peuples. Une noce a des flambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes : une armée, un peuple entier assistent aux funérailles d'un roi : un serment se fait au nom des furies, avec des imprécations terribles, etc.

Jacob, sous un palmier, à l'entrée de sa tente, distribue la justice à ses pasteurs. « Mettez la main sur ma cuisse (1), dit le vieil Abraham à son

(1) *Femur meum.* Cette coutume de jurer par la génération des hommes, est une naïve image des mœurs innocentes des premiers jours du monde, alors que la terre avait encore d'immenses déserts, et que l'homme était pour l'homme ce qu'il y avait de plus serviteur,

serviteur, et jurez d'aller en Mésopotamie. » Deux mots suffisent pour conclure un mariage au bord de la fontaine. Le domestique amène l'accordée au fils de son maître, ou le fils du maître s'engage à garder, pendant sept ans, les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères, dans le champ d'Ephron. Ces mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parce qu'elles sont plus simples; elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

3.° *La narration.*

La narration d'Homère est coupée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtemens, d'armes et de sceptres; par des généa-

---

cher et de plus grand. Les Grecs connurent aussi cet usage, comme on le voit dans la vie de Cratès. *Diog. Laert. lib. 6.*

logies d'hommes ou de choses. Les noms propres y sont hérissés d'épithètes ; un héros manque rarement d'être *divin, semblable aux immortels*, ou *honoré des peuples comme un Dieu.* Une princesse a toujours *de beaux bras ;* elle est toujours faite comme *la tige du palmier de Délos*, et elle doit sa chevelure à la *plus jeune des Graces.*

La narration de la Bible est rapide, sans digression, sans discours; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms reviennent sans fin, et rarement le pronom les remplace ; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction *et*, déclare, par cette prodigieuse simplicité, une société bien plus près de l'état de nature, que celle chantée par Homère. Tous les amours-propres sont déjà éveillés dans les hommes de l'Odyssée; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

Digitized by Google

4.° *Description.*

Les descriptions d'Homère sont longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre ou terrible, ou triste, ou gracieux, ou fort, ou sublime.

La Bible, dans tous ses genres, n'a ordinairement qu'un seul trait; mais ce trait est frappant, et met l'objet sous les yeux.

5.° *Les comparaisons.*

Les comparaisons homériques sont prolongées par des circonstances relatives : ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages et de mœurs champêtres.

Les comparaisons de la Bible sont presque toutes rendues en quelques mots : c'est un lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe ravage, dévore. Toutefois elle connaît aussi les comparaisons détaillées; mais alors elle prend un tour oriental, et

Digitized by Google

personnifie subitement l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre ; etc.

6.° *Le sublime.*

Enfin, le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et arrive graduellement à son terme.

Dans la Bible il est toujours inattendu ; il fond sur vous comme l'éclair, et vous restez fumant et sillonné du foudre, avant de savoir comment il vous a frappé.

Dans Homère, le sublime se compose encore de la magnificence des mots en harmonie avec celle de la pensée.

Dans la Bible, au contraire, le plus haut sublime provient toujours d'un désaccord gigantesque entre la majesté de l'idée et la petitesse, quelquefois même la trivialité du mot qui sert à la rendre. Il en résulte un ébranlement, un froissement incroyable pour l'ame ; car lorsqu'exaltée par la pensée, elle

Digitized by Google

plane dans les plus hautes régions du génie, soudain l'expression, au lieu de la soutenir, la laisse tomber du ciel en terre, et la précipite du sein de Dieu dans le limon de cet univers. Cette sorte de sublime, le plus impétueux de tous, convient singulièrement à un Etre immense et formidable, qui touche à-la-fois aux plus grandes et aux plus petites choses.

CHAPITRE IV.

SUITE DU PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE.

Exemples.

QUELQUES exemples achèveront maintenant le développement de notre parallèle. Nous prendrons l'ordre inverse de nos premières bases ; c'est-à-dire, que nous commencerons par les lieux d'oraison dont on peut citer des traits

Digitized by Google

courts et détachés, (tels que le *sublime* et les *comparaisons*,) pour finir par la *simplicité et l'antiquité des mœurs*.

Il y a un endroit remarquable pour le sublime dans l'Iliade; c'est celui où Achille, après la mort de Patrocle, paraissant désarmé sur le retranchement des Grecs, épouvante les bataillons Troyens par ses cris (1). Le nuage d'or qui ceint le front du fils de Pélée, la flamme qui s'élève sur sa tête, la comparaison de cette flamme à un feu placé la nuit au haut d'une tour assiégée, les trois cris d'Achille, qui trois fois jettent la confusion dans l'armée Troyenne; tout cela forme ce sublime homérique, qui, comme nous l'avons dit, se compose de la réunion de plusieurs beaux accidens et de la magnificence des mots.

---

(1) *Il.* lib. XVIII, v. 204.

Voici un sublime bien différent ; c'est le mouvement de l'ode dans son plus haut délire.

« Prophétie contre la vallée de vision.

» D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les toits ,

» Ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple , ville triomphante ! Les enfans sont tués, et ils ne sont point morts par l'épée, ils ne sont point tombés par la guerre. . .

» Le Seigneur vous couronnera d'une couronne de maux. Il vous jettera comme une balle dans un champ large et spacieux. Vous mourrez là ; et c'est à quoi se réduira le char de votre gloire. » (1)

Dans quel monde inconnu le prophète vous jette tout-à-coup ! Où vous transporte-t-il ? Quel est celui qui parle , et à qui la parole est-elle adressée ? Le mouvement suit le mouve-

(1) Is. cap. XII, v 1-2, 18.

ment, et chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur *les toits pour gémir;* le prophète partageant son désordre, lui dit au singulier, *pourquoi montes-tu*, et il ajoute *en foule*, collectif. « Il vous jettera *comme une balle* dans *un champ spacieux*, et c'est *à quoi se réduira le char de votre gloire:* » voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires.

Homère a mille façons sublimes de peindre une mort violente; mais l'Ecriture les a toutes surpassées par ce seul mot : « *le premier-né de la mort* dévorera sa beauté. »

Le premier-né de la mort, pour dire *la mort la plus affreuse*, est une de ces figures qu'on ne trouve que dans la Bible. On ne sait pas où l'esprit humain a été chercher cela; toutes les routes

pour arriver à ce sublime sont inconnues. (1)

C'est ainsi que l'Écriture appelle encore la mort, *le roi des épouvantemens;* c'est ainsi qu'elle dit, en parlant du méchant : « *il a conçu la douleur*, et *enfanté l'iniquité.* » (2)

Quand le même Job veut relever la grandeur de Dieu, il s'écrie : *l'enfer est nu devant ses yeux* (3) : — *c'est lui qui lie les eaux dans les nuées* (4) : — *il ôte le baudrier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde.* (5)

Le devin Théoclimène, au festin de Pénélope, est frappé des présages sinistres qui les menacent.

---

(1) Job, cap. XVIII, v. 13. Nous avons suivi le sens de l'hébreu, avec la Polyglotte de Ximenès, les versions de Sanctes Pagnin, d'Arius Montanus, etc. La Vulgate porte, *la mort aînée, primogenita mors.*

(2) Job, cap. XV, v. 36.

(3) Job, cap. XXVI, v. 6.

(4) Cap. XII, v. 14.

(5) Job, v. 18.

Digitized by Google

A'ς Βεσον, etc. (1)

« Ah ! malheureux, que vous est-il arrivé de funeste ! quelles ténèbres sont répandues sur vos têtes, sur votre visage et autour de vos genoux débiles ! — Un hurlement se fait entendre, vos joues sont couvertes de pleurs. Les murs, les lambris sont teints de sang; cette salle, ce vestibule sont pleins de larves qui descendent dans l'Erèbe, à travers l'ombre. Le soleil s'évanouit dans le ciel, et la nuit des enfers se lève. »

Tout formidable que soit ce sublime, il le cède encore à la vision du livre de Job.

« Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil endort le plus profondément les hommes,

» Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la frayeur pénétra jusqu'à mes os.

» *Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa d'horreur.*

---

(1) *Od.* lib. XX, v. 351-57.

» Je vis celui dont je ne connaissais point le visage. Un spectre parut devant mes yeux, et j'entendis une voix comme un petit souffle. » (1)

Il y a là-dedans beaucoup moins de sang, de ténèbres, de larves, que dans Homère; mais ce *visage inconnu* et *ce petit souffle* sont en effet beaucoup plus terribles.

Quant à ce sublime, qui résulte du choc d'une grande pensée et d'une petite image, nous allons en voir un bel exemple en parlant des comparaisons.

Si le chantre d'Ilion peint un jeune homme abattu par la lance de Ménélas, il le compare à un jeune olivier couvert de fleurs, planté dans un ver-

---

(1) Job, cap. IV, v. 13, 14, 15, 16. Les mots en italique indiquent les endroits où nous différons de Sacy. Il traduit, *Un esprit vint se présenter devant moi, et les cheveux m'en dressèrent à la tête.* On voit combien l'hébreu est plus énergique.

Digitized by Google

ger loin des feux du soleil, parmi la rosée et les zéphyrs; mais tout-à-coup un vent impétueux le renverse sur le sol natal, et il tombe au bord des eaux nourricières, qui portaient la séve à ses racines. Voilà la longue comparaison homérique avec ses détails suaves et charmans :

Καλὸν, τηλεθάον, τόδέ τε πνοιαὶ δονέουσι
Παντοίων ἀνέμων, καὶ τε βρύει ἀνθεϊ λευκῷ. (1)

On croit entendre les soupirs du vent dans la tige du jeune olivier. *Quam flatus motant omnium ventorum.*

La Bible, pour tout cela, n'a qu'un trait : « L'impie, dit-elle, se flétrira comme la vigne tendre, comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur. » (2)

« La terre, s'écrie Isaïe, chancellera comme un homme ivre : elle sera

(1) *Il.* lib. XVII, v. 55-56.
(2) Job, cap. XV, v. 33.

transportée

transportée comme une tente dressée pour une nuit. » (1).

Voilà le sublime en contraste. Sur la phrase *elle sera transportée*, l'esprit demeure suspendu et attend quelque grande comparaison, lorsque le prophète ajoute, *comme une tente dressée pour une nuit.* On voit la terre, qui nous paraît si vaste, déployée dans les airs comme un petit pavillon, ensuite emportée avec aisance par le *Dieu fort* qui l'a tendue, et pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide.

La seconde espèce de comparaison, que nous avons attribuée à la Bible, c'est-à-dire, la *longue* comparaison, se rencontre ainsi dans Job :

« Vous verriez l'impie humecté avant le lever du soleil, et réjouir sa tige dans son jardin. Ses racines se multi-

(1) Is. ch. XXIV, v. 20.

plient dans un tas de pierres, et s'y affermissent; si on l'arrache de sa place, le lieu même où il était le renoncera, et lui dira : je ne te connus jamais. »

Combien cette comparaison, ou plutôt cette figure prolongée, est admirable! C'est ainsi que les méchans sont reniés par ces cœurs stériles, par *ces tas de pierres*, sur lesquels, dans leur coupable prospérité, ils jettent follement leurs racines. Ces cailloux, qui prennent tout-à-coup la parole, offrent de plus une sorte de personnification presqu'inconnue au poëte de l'Ionie. (1)

Ézéchiel, prophétisant la ruine de Tyr, s'écrie : « Les vaisseaux trembleront, maintenant que vous êtes saisie de frayeur, et les îles seront épou-

(1) Homère a fait pleurer le rivage de l'Hellespont.

Digitized by Google

vantées dans la mer, en voyant que personne ne sort de vos portes. »

Y a-t-il rien de plus effrayant et de plus frappant que cette image? On croit voir cette ville, jadis si commerçante et si peuplée, debout encore avec toutes ses tours et ses édifices, tandis qu'aucun être vivant ne se promène dans ses rues solitaires, ou ne passe sous ses portes désertes.

Venons aux exemples de narration, où nous trouverons réunis *le sentiment*, *la description*, *l'image*, *la simplicité*, *et l'antiquité des mœurs.*

Les passages les plus fameux, les traits les plus connus et les plus admirés dans Homère, se retrouvent presque mot pour mot dans la Bible, et toujours avec une supériorité incontestable.

Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs.

Digitized by Google

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς, etc. (1)

« Ulysse prenant dans sa forte main un pan de son superbe manteau de pourpre, le tirait sur sa tête pour cacher son noble visage, et pour dérober aux Phéaciens les pleurs qui lui tombaient des yeux. Quand le chantre divin suspendait ses vers, Ulysse essuyait ses larmes, et prenant une coupe, il faisait des libations aux Dieux. Quand Démodocus recommençait ses chants, et que les anciens l'excitaient à continuer (car ils étaient charmés de ses paroles), Ulysse s'enveloppait la tête de nouveau, et recommençait à pleurer. »

Ce sont des beautés de cette nature, qui, de siècle en siècle, ont assuré à Homère la première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire, de n'avoir été vaincu dans de pareils tableaux, que par des hommes écrivant sous la dictée du ciel. Mais vaincu, il l'est sans

(1) Odys. lib. VIII, v. 83, etc.

Digitized by Google

doute, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent vers lui sans le reconnaître, et lui amènent le jeune Benjamin, qu'il avait demandé.

« Joseph les salua aussi en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont vous parliez, vit-il encore, se porte-t-il bien !

» Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie, et il se porte bien ; et en se baissant profondément, ils l'adorèrent.

» Joseph levant les yeux, vit Benjamin son frère, fils de Rachel sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères, dont vous m'aviez parlé ! Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable.

» Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles avaient été émues en voyant son frère, et *qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes ;* passant donc dans une autre chambre, *il pleura.*

» Et après *s'être lavé le visage*, il revint, et se faisant violence, dit à ses serviteurs : Servez à manger. » (1)

Voilà les larmes de Joseph en opposition à celles d'Ulysse ; voilà des beautés absolument semblables, et cependant quelle différence de pathétique ! Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin, cette manière de demander des nouvelles d'un père, cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables ; les larmes en viennent naturellement aux yeux, et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse, caché chez Eumée, se fait reconnaître à Télémaque ; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de la baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu.

---

(1) *Genes.* cap. XLIII, v. 26 *et seq.*

Digitized by Google

(1) Θάμβησε δέ μιν φίλος υἱος, etc.

« Son fils bien-aimé l'admire et se hâte de détourner la vue, dans la crainte que ce ne soit un Dieu. Faisant un effort pour parler, il lui adresse rapidement ces mots : Etranger, tu me parais bien différent de ce que tu étais avant d'avoir ces habits, et tu n'es plus semblable à toi-même. Certes, tu es quelqu'un des Dieux habitans du secret Olympe ; mais sois-nous favorable, nous t'offrirons des victimes sacrées et des ouvrages d'or merveilleusement travaillés.

» Le divin Ulysse, pardonnant à son fils, répondit : Je ne suis point un Dieu. Pourquoi me compares-tu aux Dieux ! *Je suis ton père*, pour qui tu supportes mille maux et les violences des hommes. Il dit, et il embrasse son fils, et les larmes qui coulent le long de ses joues, viennent mouiller la terre ; jusqu'alors il avait eu la force de les retenir. »

Nous reviendrons sur cette reconnaissance, mais il faut voir auparavant celle de Joseph et de ses frères.

---

(1) *Odys.* lib. XVI, v. 177 *et seq.*

Digitized by Google

Joseph, après avoir fait glisser une coupe dans le sac de Benjamin, ordonne d'arrêter les enfans de Jacob; ceux-ci sont consternés; Joseph feint de vouloir retenir le coupable; Juda s'offre en ôtage pour Benjamin; il raconte à Joseph que Jacob lui avait dit, avant de partir pour l'Egypte :

« Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel, ma femme.

» L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'un bête l'avait dévoré, et il ne paraît point jusqu'à cette heure.

» Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelqu'accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira au tombeau.

» Joseph ne pouvant plus se retenir, et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent, lorsqu'il se ferait reconnaître de ses frères.

» Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva fortement sa voix, qui fut entendue des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon.

Digitized by Google

» Il dit à ses frères : JE SUIS JOSEPH : mon père vit-il encore ? Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur.

» Il leur parla avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi ; et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

» Ne craignez point. Ce n'est point par votre conseil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu. Hâtez-vous d'aller trouver mon père.

» . . . Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère, il pleura, et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.

» Joseph embrassa aussi tous ses frères, et il pleura sur chacun d'eux. » (1)

La voilà cette fameuse histoire de Joseph, et ce n'est point dans l'ouvrage d'un sophiste qu'on la trouve (car rien de ce qui est fait avec le cœur et des larmes, n'appartient à des sophistes) ;

---

(1) *Genes.* cap. XLIV, v. 27 *et seq.* Cap. XLV, v. 1 *et seq.*

Digitized by Google

on la trouve cette histoire dans le livre qui sert de base à cette religion si dédaignée des esprits forts, et qui serait bien en droit de leur rendre mépris pour mépris, si la charité n'était pas son essence. Voyons comment la reconnaissance de Joseph et de ses frères, l'emporte sur celle d'Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une grande erreur, en employant le *merveilleux* dans son tableau. Dans les scènes dramatiques, quand les passions sont émues, et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentimens l'air de la fable, et décèle le mensonge du poëte, où l'on ne pensait trouver que la vérité. Ulysse se faisant reconnaître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été bien plus touchant. C'est ce qu'avait senti Homère lui-même, puisque le roi d'I-

Digitized by Google

taque se découvre à sa nourrice Euryclée, par une ancienne cicatrice, et à Laërte, par la petite circonstance des treize poiriers, que le bon vieillard lui avait donnés dans son enfance. On aime à voir que les entrailles du *destructeur des villes* sont formées comme celles du commun des hommes, et que les affections simples en composent le fond.

La reconnaissance est bien mieux amenée dans la Genèse. Une coupe est mise par une ruse toute fraternelle, et par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père, et l'image de la douleur de Jacob, brisant tout-à-coup le cœur de Joseph, le force à se découvrir plutôt qu'il ne l'avait résolu. Quant au mot fameux, *je suis Joseph*, on sait qu'il faisait pleurer d'admiration M. de Voltaire lui-même. Le Παλήρ'τιος'είμὶ, *je suis ton père*, est

bien inférieur à l'*ego sum Joseph*. Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidelle. Joseph parle à des frères qui l'*ont vendu* ; il ne leur dit pas *je suis votre frère* ; il leur dit seulement, je suis *Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph*. Comme Télémaque, ils sont troublés ; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement, pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il *les appelle auprès de lui* : car s'il a *élevé* la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit, *je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les *seuls* à entendre l'explication qu'il va ajouter à *voix basse* : *ego sum Joseph*, FRATER VESTER, QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM ;

Digitized by Google

ÆGYPTUM; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

N'oublions pas de remarquer avec quelle bonté Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Ecriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit toutes les affaires humaines, alors qu'elles semblent le plus abandonnées aux passions des hommes et aux lois du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. On aime cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment les hommes; on aime à se croire quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de notre vie est un dessein de l'éternité.

Digitized by Google

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu : cela s'étend jusque sur les sentimens. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph, comme il est marqué dans la Genèse ; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe ;* et qu'ainsi, au lieu de dire, je *suis ici par la volonté du* Seigneur, il dise, la *fortune m'a été favorable*, les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin, Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque, mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain : elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'ef-

Digitized by Google

forcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse, aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée), nous semble encore de trop dans ce lieu ; « et *s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi, en le tenant embrassé :* » c'est-là la seule magnificence de style, convenable en de telles occasions.

Nous trouverions dans l'Ecriture plusieurs autres morceaux de narration, de la même excellence que celui de Joseph ; mais le lecteur peut aisément en faire la comparaison avec des passages d'Homère. Il comparera par exemple le livre de Ruth, et le livre de la réception d'Ulysse chez Eumée. Tobie offre des ressemblances touchantes avec quelques scènes de l'Iliade et de l'Odyssée : Priam est conduit par

Digitized by Google

Mercure, sous la forme d'un beau jeune homme, comme le fils de Tobie l'est par un ange, sous le même déguisement. Il ne faut pas oublier le chien qui court annoncer à de vieux parens le retour d'un fils chéri ; et cet autre chien qui, resté fidelle parmi des serviteurs ingrats, accomplit ses destinées, dès qu'il a reconnu son maître, sous les lambeaux de l'infortune. Nausicaa et la fille de Pharaon vont laver leurs robes aux fleuves ; l'une y trouve Ulysse, et l'autre Moïse.

Il y a sur-tout dans la Bible de certaines façons de s'exprimer, bien plus touchantes, selon nous, que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit :

Τοῖσι δὲ Νέστωρ, etc.

« Nestor, ce liant orateur des Pyliens, dont la bouche était une fontaine de discours plus douce que le miel, se leva au milieu de l'assemblée. Déjà, par sa flexible éloquence,

il avait enchanté deux générations d'hommes, entre lesquelles il avait vécu dans la pastorale Pylos, et il régnait maintenant sur la troisième. » (1)

Cette phrase est de la plus belle antiquité, comme de la plus douce mélodie. Le second vers, tout rempli d'L, imite la douceur du miel et l'éloquence onctueuse d'un vieillard.

Τῷ κὴ ἀπὸ γλῶσσης μελίτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

Pharaon ayant interrogé Jacob sur son âge, le Patriarche répond :

« Il y a cent trente ans que je suis voyageur. Mes jours ont été courts et mauvais, et ils n'ont point égalé ceux de mes pères. » (2)

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes : l'une est en image, l'autre en sentimens; l'une réveille des idées

(1) *Il.* lib I, v. 247-62.
(2) *Genes.* cap. XLVII, v. 9.

riantes, l'autre des pensées mélancoliques ; l'une, représentant le chef d'un peuple, ne montre le vieillard que relativement à une position de la vie, l'autre le considère individuellement et tout entier : en général, Homère fait plus réflechir sur les hommes, et la Bible sur l'homme.

Homère a souvent parlé des joies de deux époux, mais l'a-t-il fait de cette sorte?

« Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara, sa mère, et il la prit pour épouse ; et il eut tant de joie en elle, que la douleur qu'il avait ressentie de la mort de sa mère, fut tempérée. » (1)

Nous terminerons ce parallèle, et toute notre poétique chrétienne, par un essai qui fera comprendre dans un instant la différence qui existe entre le style de la Bible, et celui d'Homère;

(1) *Ibid.* cap. XXIII, v. 67.

nous prendrons un morceau de la première, pour la peindre des couleurs du second. Ruth parle ainsi à Noëmi.

« Ne vous opposez point à moi, en me forçant à vous quitter et à m'en aller : en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où vous mourrez; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. » (1)

Tâchons de traduire ce verset en langue homérique.

« La belle Ruth répondit à la sage Noëmi, honorée des peuples comme une déesse : Cessez de vous opposer à ce qu'une divinité m'inspire : je vous dirai la vérité telle que je la sais et sans déguisement. Je suis résolue de vous suivre. Je demeurerai avec vous, soit que vous restiez chez les Moabites, habiles à lancer le javelot, soit que vous retourniez au pays de Juda, si fertile en oliviers. Je demanderai avec vous l'hospitalité aux peuples qui respectent les supplians. Nos

(1) *Ruth*, cap. I, v. 6.

Digitized by Google

cendres seront mêlées dans la même urne, et je ferai au Dieu qui vous accompagne toujours des sacrifices agréables.

» Elle dit : et comme lorsque le violent zéphire amène une pluie tiède du côté du midi, les laboureurs préparent le froment et l'orge, et font des corbeilles de joncs très-proprement entrelacées ; car ils prévoient que cette ondée va amollir la glèbe, et la rendre propre à recevoir les dons précieux de Cérès ; ainsi les paroles de Ruth, comme une pluie féconde, attendrirent tout le cœur de Noémi. »

Autant que la faiblesse de nos talens nous a permis d'imiter Homère, voilà peut-être l'ombre du style de cet immortel génie. Mais le verset de Ruth, ainsi délayé, n'a-t-il pas perdu ce charme original qu'il a dans l'Ecriture ? Quelle poésie peut jamais valoir ce seul tour d'oraison : « *Populus tuus populus meus, Deus tuus Deus meus.* » Il sera aisé maintenant de prendre un passage d'Homère, d'en effacer les couleurs, et de n'en laisser que le fond à la manière de la Bible.

Digitized by Google

Par-là nous espérons (du moins aussi loin que s'étendent nos lumières) avoir fait connaître aux lecteurs quelques-unes des innombrables beautés des livres saints. Heureux si nous avons réussi à leur faire admirer cette grande et sublime pierre, qui porte toute l'Eglise de Jesus-Christ !

« Si l'Ecriture, dit saint Grégoire-le-Grand, renferme des mystères capables d'exercer les plus éclairés, elle contient aussi des vérités simples, propres à nourrir les humbles et les moins savans ; elle porte à l'extérieur de quoi allaiter les enfans, et dans ses plus secrets replis de quoi saisir d'admiration les esprits les plus sublimes. Semblable à un fleuve dont les eaux sont si basses en certains endroits, qu'un agneau pourrait y passer, et en d'autres, si profondes, qu'un éléphant y nagerait. »

Digitized by Google

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

NOUS ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent que celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poëtes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs;* il serait absurde de le nier, surtout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par-là des descriptions de vêtemens, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. etc.; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre; en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses;* Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond

Digitized by Google

de tableau; mais ils n'ont jamais représenté nuement, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts; c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avaient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existait pour les anciens.

NOTE B.

POÉSIES SANSCRITES. *Sacontala.*

Ecoutez, ô vous arbres de cette forêt sacrée! écoutez, et pleurez le départ de Sacontala pour le palais de l'époux. Sacontala! celle qui ne buvait point l'onde pure avant d'avoir arrosé vos tiges; celle qui, par tendresse pour vous, ne détacha jamais une seule feuille de votre aimable verdure, quoique ses beaux cheveux en demandassent une guirlande; celle qui mettait le plus grand de tous ses plaisirs dans cette saison qui entremêle de fleurs vos flexibles rameaux.

Digitized by Google

Chœur des Nymphes des bois.

Puissent toutes les prospérités accompagner ses pas ! puissent les brises légères disperser, pour ses délices, la poussière odorante des fleurs ! puissent les lacs d'une eau claire et verdoyante sous les feuilles du lotos, la rafraîchir dans sa marche ! puissent de doux ombrages la défendre des rayons brûlans du soleil ! (*Robertson's Indie.*)

POÉSIE ERSE.

CHANT DES BARDES; *First Bard.*

Night is dull and dark ; the clouds rest on the hills no star with green trembling beam : no moon looks from the sky. I hear the blast in the wood ; but I hear it distant far. The stream of the valley murmurs ; but its murmur is sullen and sad. From the tree at the grave of the dead, the long-howling owl is heard. I see a dim form on the plain ! It is a ghost ! It fades, it flies. Some funeral shall pass this way. The meteor marks the path.

The distant dog is howling from the hut of the hill, the stag lies on the mountain moss : the hind is at his side. She hears the wind in his branchy horns. She starts, but lies again.

The

The roe is in the clift of the rock. The heathcock's head is beneath his wing. No beast, no bird is abroad, but the owl and the howling fox. She on a lea fless tree : he in a cloud on the hill.

Dark, panting, trembling, sad, the traveller has lost his way. Trough shrubs, trough thorns, hegoes, along the gurgling rill he fears the rocks, and then fen. He fears the ghost of night. The old tree groans to the blast. The falling branch resounds. The wind drives the withered burs, clung together, along the grass. It is the light tread of a ghost! he trembles amidst the night.

Dark, dusky, howling is night; Cloudy, Windy and full of ghosts ! the dead are abroad ! my friends, recive me from the night. (*Ossian.*)

NOTE C.

IMITATION DE VOLTAIRE.

« Toi sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil ! astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux
s'étonnent ;
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'envi-
ronnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,

Qui fait pâlir le front des astres de la nuit,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière !
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
Hélas ! je fus ingrat, c'est-là mon plus grand crime.
J'osai me révolter contre mon Créateur :
C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur.
Il m'aimait ; j'ai forcé sa justice éternelle
D'appesantir son bras sur ma tête rebelle :
Je l'ai rendu barbare en sa sévérité ;
Il punit à jamais, et je l'ai mérité.
Mais si le repentir pouvait obtenir grace !...
Non, rien ne fléchira ma haine et mon audace ;
Non, je déteste un maître, et sans doute il vaut mieux
Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux. »

NOTE D.

LE DANTE a répandu quelques beaux traits dans son Purgatoire ; mais son imagination si féconde dans les tourmens de l'Enfer, n'a plus la même abondance quand il faut peindre des peines mêlées de quelques joies. Cependant cette aurore qu'il trouve au sortir du Tartare, cette lumière qu'il voit passer rapidement sur la mer, ont du vague et de la fraîcheur.

Digitized by Google

Dolce color d'oriental zafiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
De l'aer puro infin' al primo gero.

A gli occhi miei ricominciò diletto
Tosto che di uscir fuor de l'aura morta;
Che m'havea contristati gli occhi e'l petto.

Lo bel pianeta, ch'al amar conforte,
Faceva tutto rider l'oriente
Velando i pesci, ch'erano in sua scorta.

Mi vols'a man destra; et posi mente
A l'altro polo; et vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'a la prima gente.

Goder pareva'l ciel di lor fiammelle,
O settentrional vedovo sito,
Poi che privato se di mirar quelle.

Com'i da loro sguardo fui partito
Un poco me volgendo a l'altro polo
Là, onde'l carro gia era sparito.

Vidi presso di me un veglio solo
Degno di tanta reverentia in vista;
Che piu non dee a prade alcun figliuolo.

Lunga le barba, et di pel bianco mista
Portava a suoi capeli simigliante;
De' quai cadeva al petto doppia lista.

Digitized by Google

Li Raggi de le quatre luci sante
Fregiavan si la sua faccia di lume ;
Ch'io'l vedea come'l sol fosse davante.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Venimmo poi in sublito diserto :
Che mai non vide navicar su acque
Huom, che di ritornar sie poscia esperto.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Gia era' sole a l'orizonte giunto,
Il cu' meridian cerchio coverchia
Gierusalem col su' piu alto punto ;

Et la notte, ch' opposit' e lui cerchia,
Uscia di Gange fuor con le biluance,
Che le caggion di man, quando soverchia ;

Si che le bianche et le vermiglie guance
Là, dov't era, de la bell' aurora
Per troppa etate divenivan rance.

Noi eravam lungh' esso'l mare ancora,
Come gente, ch' aspetta su camino ;
Che va col cuor, et col corpo dimora ;

Digitized by Google

Et ecco, qual sul presso del mattino
Per li grossi vapor morte rosseggia
Giu nel ponente sovra'l suol marino :

Cotal m'apparue, sancor lo veggia,
Un lume per lo mar venir si ratto
Ch' el muover su nessum volar parreggia ;

Del qual com'i un poco hebbi ritratto
L'occhio, per dimandar lo Duca mio,
Rividi'l più lucente et maggior fatto.

Purgatorio di Danto, canto I et II.

NOTE E.

ON sera bien aise de trouver ici le beau morceau de Bossuet sur saint Paul.... « Afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens. »

« Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace ; la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique : et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise, les fait doucement

entrer dans le cœur; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages. »

« Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée (1) : *Præsentia corporis infirma ;* et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De-là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité (2), » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations ! »

« Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié (3) : » *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*, c'est-à dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui

(1) 2. Cor. x, 10.

(2) Et ego in infirmitate, et timore et tremore multo fui apud vos. 1. Cor. 2, 3.

(3) *Ibid.* 2.

Digitized by Google

scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul ! si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu; c'est la volonté de mon maître, que mes paroles ne soient pas moins rudes, que ma doctrine paraît incroyable (1) : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis....* Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jesus-

(1) 1. Cor. 4.

Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises, que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jesus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. »

« Et d'où vient cela, chrétiens? c'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste sim-

Digitized by Google

plicité de ses paroles. De-là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendemens, qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine ; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend. »

« C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jesus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin, dans ses admirables épîtres elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jesus-Christ, sous la discipline de Paul.... »

Fin du quatrième volume.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.
SUITE DE LA
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE CINQUIÈME.

Du *Merveilleux*, ou de la Poésie dans ses rapports avec les Êtres surnaturels.

CHAPITRE I. Que la Mythologie rapetissait la nature ; que les anciens n'avaient point de poésie proprement dite *descriptive*. *page* 1
CHAPITRE II. De l'Allégorie. 12

Digitized by Google

CHAPITRE III. Partie historique de la Poésie descriptive chez les Modernes. 17

CHAPITRE IV. Si les Divinités du paganisme ont poétiquement la supériorité sur les Divinités chrétiennes. 27

CHAPITRE V. Caractère du vrai Dieu. 35

CHAPITRE VI. Des Esprits de ténèbres. 40

CHAPITRE VII. Des Saints. 44

CHAPITRE VIII. Des Anges. 52

CHAPITRE IX. Application des principes établis dans les chapitres précédens. Caractère de Satan. 56

CHAPITRE X. Machines poétiques. Vénus dans les bois de Carthage, Raphaël au berceau d'Eden, etc. 63

CHAPITRE XI. Suite des Machines poétiques. Songe d'Enée. Songe d'Athalie. 68

CHAPITRE XII. Suite des Machines poétiques. Voyage des Dieux homériques. Satan allant à la découverte de la Création. 77

Digitized by Google

CHAPITRE XIII. L'Enfer chrétien. 82
CHAPITRE XIV. Parallèle de l'Enfer et du Tartare. Entrée de l'Averne. Porte de l'Enfer du Dante. Didon. Françoise d'Arimino. Tourmens des coupables. 85
CHAPITRE XV. Du Purgatoire. 95
CHAPITRE XVI. Le Paradis. 99

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

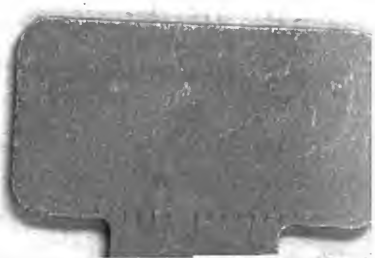
CHAPITRE I. De l'Ecriture et de son excellence. 108
CHAPITRE II. Qu'il y a trois styles principaux dans l'Ecriture. 112
CHAPITRE III. Parallèle de la Bible et d'Homère. Termes de comparaison. 123
CHAPITRE IV. Suite du parallèle de la Bible et d'Homère. Exemples. 137
Notes et Eclaircissemens. 166

Fin de la Table du quatrième volume.

350863
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google